

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 25 au 31 mars: 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1965.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 2 avril.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 20 fr. - 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les abonnements non payés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-14, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



ASPECT D'UN VALLON RAVAGÉ PAR L'ARTILLERIE



LE REPOS DANS UN GOURBI



A L'ABRI DES "MARMITES"
DANS UN GOURBI SOUTERRAIN



TROUS D'OBUS. REMPLIS D'EAU DANS UN BOIS DEVASTÉ

DANS LES GITES SOUTERRAINS AUTOUR DE VERDUN. — Tout le sous-sol autour de Verdun est profondément fouillé de terriers et de gourbis où sous les robustes architectures primitives du madrier et du poteau rugueux, nos poilus guettent la venue de l'ennemi, se reposent après l'avoir combattu et mènent ainsi depuis des mois, après l'action, la vie souterraine que leur impose la guerre moderne.

A bâtons rompus

Certes, Lombard, Laborde et Garfunkel sont de petits dégoutants, mais on peut trouver dans leur affaire, comme dans le jeu de bonneteau, une espèce de consolation.

Le dernier, qui se faisait passer pour chimiste et qui était surtout un repris de justice, avait trouvé moyen de prendre de la poudre d'escampette — la seule poudre que ce chimiste eût été capable d'inventer — et il avait eu la fantaisie de se faire aider dans sa fuite par un brave sénateur, qui avait cru rendre ainsi un signal service à sa patrie.

Or, je ne pense pas faire de peine à M. Antonin Dubost en affirmant qu'un sénateur est, par définition, un homme qui connaît la vie, les campagnes électorales et la cuisine politique l'ont mis en contact avec toutes sortes de gens, et notamment avec ceux que, dans la bonne société, on appelle des « lutteurs » ou encore des « dessalés » ; il n'a plus d'illusion sur quiconque, si ce n'est sur lui-même ; si donc cet homme éclairé s'est laissé prendre aux belles manières et à l'aplomb de ce Garfunkel, les personnes sans mandat qui s'y sont laissées prendre aussi n'ont plus à se faire de reproches.

A ceux qui voudraient les en railler, elles n'ont qu'à répondre :

— Parbleu, je me suis conduit tout à fait comme un sénateur.

Mais il ne faudrait pas qu'elles poussassent le raisonnement plus loin en concluant :

— Je me suis fait rouler par Garfunkel, j'ai donc droit à une place au Luxembourg.

Il est vrai qu'elles y trouveraient M. Clemenceau qui, s'il faisait un retour sur lui-même, devrait les accueillir en ces termes :

— Tel que vous me voyez, j'ai été pendant des années le jouet d'un aventurier auprès duquel votre Garfunkel n'était qu'un galop-chopine, et je n'y ai vu que du feu. Cela ne m'a pas empêché de devenir gouverneur, et de reprocher à tous mes successeurs de ne pas voir plus loin que le bout de leur nez.

On sait d'ailleurs que M. Clemenceau a toujours eu personnellement le nez très court.

Un conseiller d'arrondissement n'est pas un sénateur, mais rien ne l'empêche de le devenir ; il est en tout cas électeur sénatorial ; il est lui-même élu par une notable portion de ses concitoyens.

C'est donc, lui aussi, un homme pourvu d'une auréole, qui a été choisi comme le plus intelligent et le meilleur par ceux qui l'ont chargé de les représenter ; il a, tout comme un sénateur, connu l'après des luttes électorales, il en a exporté les finesses, il y a coudoyé les échantillons les plus crochus de la race humaine, les politiciens de village, ces grands hommes ignorés qu'on pourrait appeler des Machiavels en bouteille.

Cela n'empêche que le jour où les conseillers d'un des arrondissements les plus intelligents de France, puisqu'il est près de Paris, ont eu à se donner un président, ils se sont mis à nommer l'excellent réformateur Laborde, qui se faisait appeler docteur, tout en n'étant qu'officier de santé — et qui en avait une, en effet, de santé, comme dit M. Rostand, — mais qui, pour la « réforme », aurait mis dans sa poche Luther et Calvin, bien qu'il fut nettement anticlérical.

On n'a pas blagué ces braves conseillers d'arrondissement et on a bien fait. Il leur eût été si aisé de répliquer :

— Nous ne nous réunissons qu'une fois l'an ; on ne se connaît pas beaucoup ; alors on choisit, naturellement, celui qui a le plus de bagou, qui sait le mieux s'imposer et qui a pratiqué le plus cordialement l'art d'offrir un bon déjeuner ; que voulez-vous, il n'y a rien qui ressemble autant à un honnête homme qu'un coquin !

Tout cela est juste, mais il ne faudrait plus rire du bijoutier de Paris ou de l'hôtelier de ville d'eau qui se laisse poser un lapin électricien par un monsieur affublé d'un titre de comte dont il profite pour s'en faire ouvrir un qu'il ne soldera jamais.

MM. Laborde, Lombard et Garfunkel nous ont montré que, en ces matières, les élus ne sont pas moins naïfs que les électeurs, et ceci, je le répète, est une grande consolation dans une démocratie, même en temps de guerre.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Au mois de décembre dernier, on doit s'en souvenir, toute la presse alliée reproduisit les singulières et retentissantes révélations d'un grand journal de Zurich sur les conditions de paix auxquelles était prête l'Allemagne. Celle-ci ne demanderait rien à la Russie, rien non plus à la France — que le transfert de sa créance sur la Russie, une vingtaine de milliards, qui, d'ailleurs, sont entre les mains de particuliers — et, de toute la Belgique, ne garderait qu'un vers !

Si l'on éprouva quelque surprise à Paris, que fut-ce à Zurich ! Tous les Zurichois se disaient : « Voilà une information — à moins que ce ne soit un canard — qui est sortie de chez nous pour prendre son vol sur l'univers. Nous voudrions bien savoir si elle est sérieuse, et d'où elle vient. »

La direction du journal, ainsi qu'il fallait s'y attendre, fut muette comme la tombe ; mais voici pourtant qu'après quelques jours un bruit courut, rasant le sol, puis grandissant : l'auteur de ce « papier » retentissant n'était autre qu'un avocat de la ville, originaire d'une région judéo-polonaise de l'empire russe, fort intelligent d'ailleurs, et s'occupant de beaucoup de choses, mais qui n'avait fait ni de la diplomatie, ni de ses secrets, l'objet des études de toute sa vie.

Après avoir fait mine de la renier, l'avocat finit par reconnaître la paternité de son œuvre. Mais comme alors ses interlocuteurs étaient disposés à en diminuer l'importance :

— C'est beaucoup plus sérieux que vous ne pensez, dit-il. Je m'étais amusé à écrire un projet sur les conditions que pourrait offrir l'Allemagne et n'y voyais qu'une sorte de réverie. Mais M. Erzberger, le leader du parti catholique au Reichstag, vint en Suisse allemandique. J'étais en relations avec lui, je lui montrai mon papier au cours d'une conversation :

— C'est intéressant, me dit M. Erzberger. Permettez-moi d'emporter ça à Berlin. »

— Quelque temps après, il me faisait venir en Allemagne. M. von Jagow, qui est un diplomate officiel, proposa à ma réverie diverses modifications que j'acceptai, naturellement. Après quoi, il n'y avait plus qu'à publier : on publia !

Cette histoire, dont je puis garantir l'authenticité, ne jette-t-elle pas un jour significatif sur les méthodes de propagande de l'Allemagne ?

Pierre Mille.

Les agapes provinciales sont plus nombreuses que jamais à Paris, durant ces années de guerre, où se sont multipliés les va-et-vient. Chaque jour, dans une taverne au nom évocateur, les natifs de tel ou tel département se réunissent, avec animation, afin de parler du pays et de manger des plats du terroir.

Les traits piquants ne manquent point à ces dîners... C'est ainsi qu'au repas hebdomadaire... mettons des Gascons — pour ne nommer trop directement personne — les convives se sont proclamés sans modestie « les véritables Parisiens de Paris devenu province ! »

Ils affirment que leur département, traversé par les troupes fraîchement débarquées, par des trains de prisonniers boches et des convois de blessés, est beaucoup plus en contact avec « l'actualité » que le boulevard des Italiens où l'on continue à passer sans que rien s'y passe !

L'argument aurait-il touché les autochtones de Paris ? Beaucoup de vieux boulevardiers intriguent aujourd'hui pour se faire admettre aux dîners de ces provinces que la guerre a « désengourdi ». Y avoir son couvert mis est presque mieux porté que faire partie d'un cercle chic...

... Que n'aurons-nous pas vu !

A l'issue du débat de la Chambre sur la crise des transports, une certaine agitation régnait dans les couloirs... Les partisans des différents remèdes susceptibles de résoudre la crise discutaient avec une vivacité que la sonnette du président n'était plus là pour « parlementariser ». Et peut-être cette discussion occasionnelle allait-elle s'envenimer, lors-

que passa un vieux ministre, fort connu pour sa bonhomie...

Il entendit cette phrase qui, déjà, tout à l'heure, avait résonné à la tribune : « Je répète que la crise des transports est moins une crise de matériel qu'une crise de circulation ! »

— Messieurs, dit le vieil homme d'Etat, la crise que vous semblez traverser vous-mêmes n'est certes pas une crise de matériel, car vous me paraissez parfaitement en forme, mais c'est sûrement une crise de circulation... Circulez, messieurs ! Circulez ! Et vous tomberez d'accord !...

On s'aperçut que l'on obstruait le couloir ; on rit, on se débada. Et chaque député, manquant de contradicteurs, s'avisait aussitôt qu'il tenait beaucoup moins à ses propres opinions.

Dans un des bureaux du secrétariat d'Etat-major général de la Marine, ils sont quatre, occupés... si l'on peut dire occupés ! à

Un détail savoureux : c'est depuis le commencement de la guerre que les quatre lieutenants de vaisseau

Les Turcs ne sont pas encore assez écurés d'être à la traîne des Allemands, pour décider de cesser d'imiter leurs puériles extravagances. L'un de leurs journaux, le *Madasa*, annonce que Constantinople va avoir, comme Berlin, Francfort et Hambourg, son « mastodonte » commémoratif des victoires (?) germano-turques.

Ce monument à la manière de, sera dressé place Hajazet. Il aura les apparences du colossal canon de bois, viendra en ligne directe de Bochie, par le Balkanzug, et le devoir de chacun sera d'y planter, selon ses moyens, des clous de simple fer ou d'or pur, s'il en reste. Les orphelins tores de la guerre bénéficieront de cette manifestation quinquiclaire.

On se rappelle aujourd'hui, à Gènes, une curieuse prédiction qui fut faite en 1888, lors de l'avènement de Guillaume II, par un certain Macola, dans les bureaux du journal le *XIX^e Siècle*.

Ce journal ayant publié la photographie du nouvel empereur, Macola prononça : « Cet homme sera fatal à l'humanité. » Un collaborateur, M. Resasco, lui répondit en souriant : « Que vous a-t-il fait ? — A moi, rien, répondit Macola. Mais je vois que cet homme répandra sur l'Europe des flots de sang. » Et, s'exaltant, il s'écriait : « Conflagration !... Oppression des peuples !... Iniquités !... Carnages épouvantables !... »

Cinq ans après, Resasco rencontra, à Rome, où Guillaume était venu pour les noces d'argent du roi Humbert, son ami Macola : « Eh bien ! lui dit-il, cinq années sont passées, votre prédiction ne s'est pas accomplie. » Et Macola répondit : « J'ai voulu voir en face ce Néronide, et je vous répète qu'il déclencherait une conflagration comme on n'en a jamais vu. »

C'est M. Resasco qui le raconte maintenant. Honneur au prophète Macola !

Il y a bien longtemps, peut-être six mois, *Excelsior* publiait un écho où il se montrait perplexe en présence de la précaution prise par une institutrice de Téhéran qui, là-bas, faisait passer une annonce dans les journaux, en prévenant que son école était ouverte mais « que le chien serait enfermé ».

Que venait faire ce chien en cette affaire pédagogique ? Notre écho a fait son chemin puisqu'il est allé à Téhéran et que l'institutrice, un peu piquée, nous écrit que son annonce était des plus justifiées. « En effet, dit notre correspondante, la Perse est pays musulman, et le Coran interdit aux fidèles de se laisser approcher par les chiens. Mon épagnole blanc, en outre, aime mordiller les jambes, à l'occasion. Il était donc logique d'aviser les familles que le « chien serait enfermé ». Et voilà ! »

Et voilà, en effet. Il ne suffisait que de savoir.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

Les Boches grimpés dans les arbres

Le cuisinier suit tranquillement le long ruban des boyaux. Il apporte, dans une grande marmite, le bœuf et le riz. Soudain, à un tournant, une balle siffle près de sa tête :

— Tiens! voilà Fritz qui recommence dit le cuisinier.

Dans la tranchée, un soldat est assis sur un gazon. Il se croit à l'abri du parapet. Il allume saccourement sa pipe. Brusquement, une balle chaque juste au-dessus de son épaule. La terre saute :

— Bon! Voilà Fritz qui m'a repéré! dit le fumeur.

Fritz (ou encore Phalempin), c'est le Boche, qui grimpe la nuit dans un arbre et qui, de cet observatoire dominant les tranchées, vise à son aise les Français, ceux-ci se croyant dissimulés dans leurs trous.

D'où viennent ces noms : Fritz ou Phalempin? D'un loustic, tout simplement. Dans les tranchées, il ne faut pas chercher bien loin les raisons des choses.

Fritz — puisque Fritz il y a — est un ennemi aussi dangereux que surnois. Il tire au moment où on s'y attend le moins, aux endroits où l'on se croit le mieux préservé. Aujourd'hui, c'est à gauche de la plaine qu'il est grimpé. Demain ce sera à droite. Et après-demain ce sera à la fois à droite et à gauche qu'il y aura des Fritz.

Un prisonnier allemand m'a expliqué que cette mission de monter dans les arbres était imposée aux hommes punis. C'est une mission à la fois fatigante, parce qu'elle dure toute la journée, et dangereuse, parce que les mitrailleuses de l'adversaire ne manquent pas d'arroser les massifs de feuilles d'où ont été tirés des coups de fusil.

Pour ma part, je n'ai jamais vu qu'un seul fois un Fritz, touché, dégringoler de branche en branche pour s'écraser sur le sol. Voici dans quelles circonstances :

Un de mes caporaux, dans l'instant qu'il se servait du télescope, avait eu le bras gauche traversé par une balle. On lui faisait son pansement, lorsque le guetteur, qui avait vu à peu près d'où le Fritz avait tiré, me dit :

— Mon lieutenant, voyez-vous ce saule isolé...

— Oui.

Je braquai mes jumelles. Effectivement, cette masse brune et verte était un homme recouvert d'une cagoule.

Vingt soldats me demandèrent l'honneur de l'abattre. J'étais indécis, lorsque le caporal blessé me réclama ce privilège.

— La secousse me fera peut-être souffrir violemment, mais je vous jure que je ne tremblerai pas et je l'aurai...

Il l'eut en effet... Et on des aura tous aussi facilement!

Albert A...

M. Denys Cochin, ministre du blocus



(Phot. Henri Manuel.)

M. DENYS COCHIN, qui vient d'être nommé « président du comité pour la restriction des approvisionnements et du commerce de l'ennemi » par application du décret du 23 mars 1916

M. Denys Cochin, ministre d'Etat, aura désormais des attributions précises. A l'exemple de ce qui vient d'être fait en Angleterre, où lord Robert Cecil, sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, est chargé de l'organisation du blocus des empires du Centre, le gouvernement lui donne mission de s'occuper tout particulièrement de cette question.

LA BATAILLE DE VERDUN

Les Allemands ne peuvent déboucher du village de Vaux, malgré de lourds sacrifices.

C'est, on s'en souvient, le 9 mars que les Allemands annonçaient, en un communiqué resté célèbre, la prise du village et du fort de Vaux. Aussi leur communiqué d'hier est-il muet sur les violents combats dont le village de Vaux vient d'être de nouveau le théâtre.

La vérité est que, le 8 mars, une de leurs attaques avait pénétré jusqu'au village pour être refoulée aussitôt après, et qu'ils n'avaient pu approcher du fort.

Dans la nuit du 10 au 11, ils revenaient à la charge et parvenaient à s'emparer de l'extré-



mité orientale du village, dont nous tenions l'autre. Le 16, ils essayaient à plusieurs reprises de nous en déloger, mais en vain, et depuis

lors la situation était demeurée sans changement.

Pourquoi l'ennemi a-t-il laissé passer deux semaines avant de revenir sur ce point? Pourquoi surtout ces attaques alternées qui, d'un rythme presque régulier, se portent tantôt sur la rive gauche, tantôt sur la rive droite de la Meuse? Simultanées, elles pourraient gêner le commandement de la défense en le forçant à diviser son attention, à répartir ses disponibilités successives; elles sont condamnées, même si elles obtiennent d'abord un résultat, à s'arrêter bientôt devant la résistance de la ligne reformée et renforcée.

C'est ce qui vient d'arriver au village de Vaux, comme la veille au village de Malancourt. L'attaque allemande a progressé le long de la route qui est la rue unique de ce village, mais elle n'a pu en déboucher. Or, le village de Vaux est situé dans un creux encore plus prononcé que celui de Malancourt. Au nord, le plateau de Douaumont, que nous tenons pour la plus grande partie; au sud, le plateau de Vaux, qui porte le fort et que nous occupons en totalité, le dominant par des pentes abruptes de quatre-vingts à cent mètres d'altitude. Il ne peut donc servir de point d'appui à une attaque contre l'une ou l'autre de ces deux positions principales; c'est pourquoi l'ennemi s'est efforcé vainement, dans la journée d'hier, de progresser le long du chemin qui monte de Vaux vers Douaumont. Le village de Vaux aligne ses maisons, de part et d'autre de la route, sur une longueur totale de 800 mètres. Ni l'étendue ni la valeur du terrain gagné ne sont en rapport avec les sacrifices que notre énergique défense a coûtés à l'ennemi.

Jean Villars.

LE BOMBARDEMENT DE PORRENTUAY

La Suisse va-t-elle enfin se montrer énergique?

GENÈVE. — Le *Démocrate* de Delémont donne sur cet attentat les détails suivants :

L'avion qui a lancé des bombes a volé d'abord juste sur Damvant, puis il a paru hésiter, et, revenant sur Porrentruy, il a lâché une bombe incendiaire qui tomba à une centaine de mètres de la maison de M. Queloz, fonctionnaire des postes. Celui-ci sortit, et, voyant une forte flamme qui montait du sol, il comprit qu'un obus était enfoncé là. Il courut aussitôt chercher de l'eau avec laquelle il parvint à empêcher l'explosion de l'engin. Grâce à son sang-froid, M. Queloz a évité sans doute une catastrophe.

Après ce premier exploit, l'aéroplane se dirigea du côté de la gare, plana quelques minutes au-dessus de la ligne du chemin de fer et laissa tomber un obus sur le chantier de M. H. Baumgartner, marchand de bois. La détonation fut formidable et réveilla en sursaut toute la population de notre ville. Le sol fut profondément remué, des troncs d'arbres volèrent en éclats et les vitres des maisons du quartier de Lorett subirent le même sort. Une troisième bombe éclata dans les prés, derrière la Grande-Cave, et une autre est tombée au Banne, mais n'a pas fait explosion. L'avion, par moments, ne volait pas à plus de 500 mètres.

Le *Pays*, de Porrentruy, révèle un fait étonnant. L'avion volait très bas, « mais, dit le *Pays*, chose étrange, nos soldats n'avaient pas de cartouche; aucune sentinelle n'en possédait. Aussi, aucun coup de feu n'a retenti. Nous sommes vraiment bien protégés à notre extrême frontière. Le soldat qui était de garde à la gare faillit tomber à la renverse par la commotion. L'avion était au plus à deux cents mètres de hauteur, mais comme tous les autres soldats il n'avait pas de munitions. »

La presse suisse allemande condamne l'attentat avec une certaine vigueur. Mais le colonel Secrétan relève une particularité qui prouve bien la partialité des milieux officiels; le premier communiqué émis par Berne disait : « La nationalité des avions n'est pas encore établie; on les suppose français. »

Les journaux de la Suisse romande expriment leur indignation avec véhémence. Le gouvernement fédéral a chargé son représentant de faire entendre ses observations à Berlin.

Il est vrai qu'en même temps, il ordonnait la mise en liberté de l'espion allemand Behrmann; étrange façon d'affirmer ses dispositions énergiques!

Le premier ministre anglais a rendu visite hier au pape Benoît XV

ROME. — Les informations officielles constatent la grande impression produite par les toasts échangés entre M. Sonnino et M. Asquith, discours que la presse qualifie d'historiques et dignes de la solennité de l'heure présente.

Le président de la Chambre a fait parvenir à l'ambassadeur d'Angleterre une dépêche affirmant son admiration pour « le libre et puissant peuple britannique » et le chargeant de transmettre à M. Asquith le respectueux salut de la Chambre italienne. L'ambassadeur a répondu en remerciant « les représentants du peuple qui a résuscité du sang de ses martyrs, et qui, actuelle-



La place Saint-Pierre, par laquelle les visiteurs officiels se rendent au Vatican

ment, par le sang de nouveaux martyrs, revendique la cause invincible de la liberté. »

Ce matin, M. Asquith s'est rendu au Panthéon et a déposé des couronnes sur les tombeaux des rois Victor-Emmanuel et Humbert.

La visite au Vatican

ROME. — Les modalités de cette visite ont été réglées conformément au cérémonial suivi pour celles des souverains étrangers qui, venant officiellement en Italie, rendent visite au Souverain Pontife : le départ a lieu de l'ambassade, considérée comme territoire étranger, et, à l'issue de

l'audience pontificale, le visiteur retourne directement à l'ambassade.

M. Asquith est arrivé au Vatican à 11 h. 30. H. a. été reçu par le camérier de cape et d'épée Obili, qui l'a accompagné jusqu'aux appartements pontificaux où la garde noble et la garde palatine lui ont rendu les honneurs.

A la porte des appartements, Mgr Sans de Sampre, maître de chambre, attendait M. Asquith et l'a introduit dans la bibliothèque privée du Pape.

L'audience de M. Asquith par le Souverain Pontife a duré vingt minutes. M. Asquith a quitté ensuite les appartements pontificaux et est allé rendre visite au cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat.

A midi 10, M. Asquith a quitté le Vatican avec sir Henry Howard.

Au Capitole

ROME. — A quatre heures, M. Asquith s'est rendu au Capitole où il a été reçu par le prince Colonna, maire de Rome, qui lui a souhaité la bienvenue en termes particulièrement heureux.

Le premier ministre anglais a répondu aux paroles de bienvenue du maire de Rome, puis il a fait le tour des salles et des salons. Parmi la foule immense des hauts fonctionnaires civils et haut gradés de l'armée présents à Rome, on remarquait tous les ministres et des membres du corps diplomatique.

LES ZEPPELINS reparaissent sur l'Angleterre et lancent quatre-vingt-dix bombes

LONDRES. — Le Bureau de la Presse communique la note suivante :

« Le secrétaire du War-Office annonce qu'un raid aérien a eu lieu, hier soir, sur les comtés de l'est de l'Angleterre.

« On croit que cinq zeppelins ont participé au raid. Ils ont passé sur la côte en des points et à des heures différents, suivant des directions également différentes.

« D'après les renseignements actuels, 90 bombes ont été lancées sur différentes localités des comtés de l'est.

« On ignore les dégâts. On rapporte, en outre, que des dirigeables ennemis ont volé au-dessus de la côte nord-est de l'Angleterre; les détails manquent. »

Les victimes

D'après les constatations faites jusqu'ici, le nombre des victimes est de 72, dont 28 tués et 44 blessés.

Londres à la nouvelle du danger

Dès que fut signalé à Londres la venue des zeppelins sur la côte anglaise, des ordres furent transmis à la police. Dès 9 h. 30 du soir, de nombreux agents étaient mis en service; le mouvement des trains et tramways cessa aussitôt; les rues furent plongées dans une obscurité presque complète. Des avis officiels furent télégraphiés à tous les centres importants pour que des précautions spéciales soient prises d'urgence. Lorsque le premier zeppelin fut aperçu, il était 9 h. 25; il était à une très grande hauteur et se mouvait lentement.

Un des zeppelins est abattu en mer : l'équipage est capturé

L'Amirauté anglaise annonce qu'un des zeppelins qui ont survolé la côte d'Angleterre dans la nuit de la nuit dernière a été fortement endommagé et qu'il a été forcé de descendre au large de l'estuaire de la Tamise.

Plusieurs navires patrouilleurs s'étant approchés de l'épave, l'équipage du dirigeable a été fait prisonnier et transbordé sur l'un de ces navires. Le zeppelin, pris en remorque, était en si mauvais état qu'il a coulé presque aussitôt.

Le zeppelin qui est tombé à la mer est le L-15; il a été frappé par l'artillerie britannique de la région de l'est. Un obus a atteint l'aéronef à la partie supérieure, vers le gouvernail; l'aéronef est alors descendu rapidement, puis est tombé à la mer.

Sur la côte du Kent, on a ramassé une mitrailleuse, des munitions, un réservoir à pétrole criblé de balles de shrapnell; tout ce matériel appartenait au zeppelin L-15 ou à un autre aéronef.

Aux termes d'un second communiqué, il est établi que les zeppelins étaient divisés en deux escadrilles et un aéronef détaché. Les escadrilles ont fait une incursion dans les régions de l'est, tandis que l'aéronef détaché a survolé la côte nord-est.

On sait que 54 obus incendiaires ont été lancés sur la région de l'est et 22 obus sur la région du nord-est.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Samedi 1^{er} Avril (608^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de l'Aisne, assez grande activité des deux artilleries dans les régions de Moulin-sous-Touvent et de Fontenoy.

En Argonne, nous avons exécuté des tirs de destruction sur les routes et voies ferrées ennemies au nord de la « Haute-Chevauchée ».

A l'ouest de la Meuse, bombardement intermittent de la région de Malancourt, sans action d'infanterie.

A l'est de la Meuse, le bombardement est devenu extrêmement violent hier, en fin de soirée et au cours de la nuit, sur le secteur compris entre les bois au sud d'Haudremont et la région de Vaux. Sur ce dernier point, les Allemands ont déclenché deux attaques à gros effectifs : la première, lancée dans la direction nord-sud, a été arrêtée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie avant d'avoir pu aborder nos lignes; au cours de la deuxième, l'ennemi, après une lutte très vive, a pu prendre pied dans la partie ouest du village que nous occupions.

En Woëvre, quelques rafales d'artillerie sur les villages du Pied-des-Côtes-de-Meuse. Rien à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie a bombardé les cantonnements ennemis de Langemarck (nord-est d'Ypres).

En Argonne, activité de nos batteries sur les organisations allemandes au nord de La Harazée et à la Fille-Morte et sur des camps ennemis dans la partie nord du bois de Cheppy.

A l'ouest de la Meuse, bombardement intense de nos positions entre Avocourt et Malancourt. A l'est, un bombardement assez violent a été suivi au cours de l'après-midi d'une attaque allemande sur le ravin situé entre le fort de Douaumont et le village de Vaux. L'attaque a été complètement arrêtée par nos tirs de barrage.

En Woëvre, activité moyenne de l'artillerie.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Communiqué britannique

LONDRES. — Hier, une grande activité s'est manifestée des deux côtés.

Nos aviateurs ont fait de très bonne besogne; trois de nos appareils ne sont pas encore rentrés.

La nuit dernière, l'ennemi a fait éclater une mine près de Neuville-Saint-Vaast; son infanterie ayant tenté une attaque a été facilement repoussée par nos grenadiers.

Nous avons fait éclater une petite mine près de la redoute Hohenzollern, détruisant deux postes ennemis dans d'anciens entonnoirs.

Aujourd'hui, l'artillerie s'est montrée active au nord et au sud d'Angres, au sud d'Hulluch, au nord du bois de Ploegsteert, ainsi qu'autour de Pilchem.

Au sud de Saint-Eloi, une attaque de l'ennemi a été brisée, ce matin, par notre feu.

Le nouveau préfet maritime de Toulon

TOULON. — Le vice-amiral Albert Rouyer a pris, ce matin, possession des fonctions de commandant en chef, préfet du cinquième arrondissement maritime et gouverneur du camp retranché de Toulon, en remplacement du vice-amiral de Marolles, admis à la retraite.

L'amiral Rouyer a fait, ce matin et cet après-midi, des visites officielles, mais sans aucune cérémonie.

Le départ du général Cadorna

Le général Cadorna a quitté Paris vendredi soir. A la gare de Lyon, il a été salué par M. Tilton et le haut personnel de l'ambassade d'Italie, le général Graziani, chef du cabinet du ministre de la Guerre, le général Pellé et un officier de la maison militaire du président de la République.

Le général Cadorna a pris place dans le rapide de Modane, après avoir serré cordialement les mains des personnes présentes, qui ont, dans de chaleureuses acclamations, associé son nom à celui de l'Italie.

Les premières escarmouches de la campagne présidentielle en Argentine

Aujourd'hui, 2 avril, ont lieu en Argentine les élections préparatoires au Congrès du mois de mai, qui nommera le président de la République pour la période du 12 octobre 1916 au 12 octobre 1922. Les électeurs spéciaux dont les noms vont sortir des urnes au moment où paraissent ces lignes sont au nombre de trois cents. La Constitution argentine prévoit que si, dans la réunion de ces délégués, il ne se forme de majorité absolue (151 voix) pour aucun des candidats, la désignation du président reviendra à la Chambre des députés et au Sénat, réunis en Congrès, suivant le système français.

Les partis en présence sont en peine de choisir définitivement leurs candidats. Il ne faut pas attribuer aux étiquettes politiques, là-bas, la même valeur qu'en Europe. Ceci dit, les « radicaux », en somme, sont les groupes au pouvoir actuellement, au Parlement fédéral et dans plusieurs des Parlements provinciaux; ils viennent de l'emporter dans l'importante province de Santa-Fé, une des seules de l'Argentine où soit en formation rapide une sorte de bourgeoisie de propriétaires; leur succès dans Cordoba, autour de la vieille Université qui passe pour un foyer des résistances conservatrices, est plus caractéristique.

Sur la gauche des radicaux, les socialistes ont conquis quelques positions, seulement locales, à Buenos-Aires, et font une active propagande agraire. Sur leur droite, les progressistes-démocrates et les conservateurs avaient essayé d'abord de se coaliser en faveur de candidats communs; ils ne parait pas qu'ils y aient réussi; le docteur Guemes, conservateur, qui devait un moment grouper tous leurs suffrages, se serait retiré de la lice, faute de pouvoir s'entendre avec M. de La Torre, chef des progressistes; de même M. Ripolyle Irigoyen, désigné par un Congrès des radicaux, aurait décliné la candidature.

Quelles que soient leur opinion, les hommes d'Etat argentins ne se dissimulent pas les difficultés d'une situation que les répercussions de la guerre européenne rendent très délicate; des fortunes privées ont grandi, mais beaucoup d'autres ont sombré; le budget national commande des retouches profondes, différées par la timidité ou l'impuissance de plusieurs ministères; de grands travaux publics, chemins de fer et ports sont indispensables. Les gouvernements d'attente ont assez duré; les amis de l'Argentine (ils sont nombreux en France) se demandent quels seront les hommes, demain — sous quelque étiquette qu'ils arrivent au pouvoir — les hommes de réalisation. — L. B.

Un avion allemand bombarde un navire grec

ATHÈNES. — Un avion allemand a lancé sur un paquebot grec, faisant la traversée de Salonique à Cavalla, au large de Eleutéria, deux bombes qui sont tombées à peu de distance du bateau.

Le paquebot battait pavillon grec et portait les couleurs hellènes distinctement peintes sur ses flancs. Aucun autre navire ne naviguait à cette heure dans le voisinage.

Cette agression est très commentée.

M. POINCARÉ VISITE UN HOPITAL



Le Président de la République, accompagné de M. ALBERT THOMAS, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, s'est rendu hier à l'hôpital Champion Schmidt, à Nogent-sur-Marne. On voit ici M. POINCARÉ (+) visitant l'établissement, sous la conduite de Mmes Schmidt

Lombard, Laborde, Garfunkel et C^{ie}

(Troisième audience)

Où l'on commence à prononcer — et à taire — des noms d'hommes politiques

La journée d'hier nous a donné comme un avant-goût de ce que pourrait bien être la bataille au cours de ces longs débats. Le prétoire avait retrouvé pour quelques instants, grâce aux interventions de M^{rs} Demange, Crémieux et Zévaès, son atmosphère des combats d'antan. C'est tout d'abord une discussion qui s'anime, elle devient véhémence même, autour des circonstances de la nomination du docteur Lombard à la fonction de médecin chef d'un hôpital temporaire.

Était-il ou non officiellement investi de ce titre, quelque peu déplacé en faveur d'un officier de santé n'ayant jamais exercé la médecine? A cette demande, formulée par voie de conclusions, il se produit un moment d'émotion. Les noms des « puissants » qui favorisèrent cette singulière nomination sont chuchotés. Puis ce sont les précises déclarations de Pierron et de Du Bosq. Tous deux chargent à fond le docteur Lombard, leur « mauvais génie », affirment-ils avec sincérité. Et Du Bosq jette dans le débat quelques noms. Mais ne vaut-il pas mieux laisser la parole aux accusés?

L'audience, ouverte à une heure, l'adjutant Rivière achève la lecture du rapport du capitaine Bouchardon. C'est d'abord une appréciation sévère des agissements de Lombard par le commissaire Dhobert qui, le 27 décembre 1915, s'exprimait en ces termes :

« L'Agence Lombard fut plus nuisible à la Défense nationale que ne pourrait l'être une agence de désertion. J'ai pu, en effet, constater, particulièrement depuis l'ouverture des hostilités, que certains militaires, dans le cerveau desquels avait pu germer quelques instants l'idée de désertion, se refusant à commettre un acte pareil; d'abord par la révolte de leurs sentiments patriotiques et ensuite à la pensée de ne pouvoir remettre le pied sur le sol français. Il n'était pas de même lorsqu'une réforme, même frauduleuse, donnait les apparences d'une situation régulière permettant le revenir même à la vie civile et de reprendre ses occupations sans avoir à redouter la surveillance de l'autorité militaire. »

Une lettre de Garfunkel

Dans son rapport, le capitaine Bouchardon fait du « Garfunkel en espadrilles », un portrait si non flatté, du moins fort suggestif.

Garfunkel qui se sent, malgré toute son audace, accablé sous le poids de cette scandaleuse affaire soutient la thèse de la régénération par les relations sociales.

— Je vous abandonne mon passé, dit-il, mais depuis ma réhabilitation, j'avais rompu avec lui sans esprit de retour. Grâce à mes nouveaux amis, j'étais devenu un honnête homme.

Comment écrit cet honnête homme?

On n'est jamais mieux apprécié que par soi-même, déclare un vieil axiome. Et l'auditoire se divertit fort à la lecture de la lettre en « style d'apâche » que Garfunkel adressait de Suisse à sa femme :

« Je ne sais, écrit-il, si je me vengerai ou non... J'avais, tu le penses bien, pris toutes mes précautions, maintenant il est trop tard. La police d'ici me recherche également, mais, sois tranquille, personne ne peut m'avoir si je ne veux pas... On ne m'aura pas... Je ne veux pas aller dans le pays dont tu me parles. Je suis mieux « planqué » là où je suis... Il est impossible d'avoir des preuves contre ton Gaston... Ceux de Paris ne resteront pas éternellement ici. Je sais qu'on voudrait bien m'avoir, mais il faut pouvoir. Piège (Laborde) et son secrétaire (de Grandmaison) se sont-ils « mis à table » ? Chocolat (Lombard) et le sien (Du Bosq) ont-ils été « au repêlé » ? Si les intermédiaires ne prennent qu'un an, ne vaut-il pas mieux que je me présente directement en mettant opposition à mon défaut?... Une question tout à fait importante pour moi, c'est de savoir si en perquisitionnant on a pris ma photographie et surtout laquelle. Ont-ils celle de Berk où je suis sans moustaches... Après le Code militaire et le Code pénal, voici mes pronostics : Chocolat, 3; Piège, 4; les secrétaires, 4 et 3; les bénéficiaires, 3 mois, 6 mois, 1 an et 12 mois, selon les aveux et l'état physique; les intermédiaires, 1 an et 2.

Gaston (Garfunkel), le maximum, 3 ou 4. Ne vaudrait-il pas mieux, si cela se réduisait à la moitié ou même à moins ? Ceux qui n'ont pas cassé ne casseront plus et ceux qui l'aurait, on peut toujours chiquer ailleurs. Je ne chiquerais pas en disant la vérité... »

Toute la moralité de Garfunkel se trouve résumée dans ces deux dernières phrases.

La lecture prend fin à 2 h. 45 et c'est une suspension de vingt-cinq minutes.

Les protections de Lombard

A la reprise, M^r Albert Crémieux, au nom de Du Bosq, dépose des conclusions demandant que communication soit faite au conseil et à la défense de tous les documents relatifs à la nomination du docteur Lombard comme médecin chef de l'hôpital complémentaire 38.

Est-il, oui ou non, un officier du service de santé officiellement investi? Si oui, il est corrupteur; si non, le délit n'existe pas.

Tel est le développement apporté aux conclusions par M^r Albert Crémieux. Et le défenseur de préciser encore :

— Je demande la connaissance des hauts personnages qui ont investi le docteur Lombard et que tout le dossier de cette nomination soit versé aux débats.

Le commandant Marcel, commissaire du gouvernement, croit devoir répondre qu'il considère cette demande comme inutile, le docteur Lombard ayant exercé officiellement au vu et au su de tout le monde ses fonctions. Il ajoute, cependant, qu'il n'y a fait nul obstacle, puisqu'elle dépend seule du président en vertu de son pouvoir discrétionnaire.

M^r Alexandre Zévaès en quelques paroles véhémentes s'associe aux conclusions de son confrère, au nom de ses clients, les frères Steinmuller. Et M^r Crémieux de s'écrier : « Si les documents ne sont pas apportés, c'est l'effondrement de l'accusation. »

Tous les défenseurs affirment leur solidarité pour aboutir à cette « vérité juridique ». Cependant, M^r Comby, au nom du soldat Chrétien, titulaire de la croix de guerre, déclare qu'il ne s'associe pas aux conclusions, afin de ne pas nuire à la défense de son client.

Le conseil statuant sur les conclusions ne fait droit qu'à une partie en invitant le commissaire du gouvernement à faire toute diligence pour faire verser aux débats le titre de nomination du docteur Lombard. L'incident est momentanément clos.

Interrogatoires de Pierron et de Du Bosq

A l'invitation du président, le secrétaire d'état-major Pierron se lève. Ce pâle garçon, imberbe, fait d'une voix douce, qui paraît impressionner les juges, le récit de ses relations avec Lombard par l'intermédiaire de Du Bosq.

— C'est l'insistance du docteur Lombard, dit-il, qui m'a amené à commettre un premier faux certificat, celui du soldat Maumus.

Pierron ajoute que Lombard lui ayant montré un jour des lettres de recommandations portant la signature de personnages très connus, celui-ci lui avait dit : « Je ferai ton avenir, je pourrai te faire nommer sous-préfet ou receveur des finances. » Pour commencer, Lombard lui fit obtenir la médaille de l'Encouragement au bien.

L'accusé, après avoir fourni tous les détails du mécanisme de la « combinaison » pour obtenir l'hospitalisation ou la réforme, manifeste des regrets et demande que facilité lui soit donnée d'aller au front pour racheter ses fautes. Après quelques précisions de M^r Germaine Picard, qui défend Pierron, le colonel Favard procède à l'interrogatoire de Du Bosq, qui sera souligné par les interventions de M^{rs} Demange, Crémieux et Lagrosillière. Je ne rappellerai pas quels furent les agissements de Du Bosq. J'ai dit qu'il avait grandement facilité la tâche du capitaine-rapporteur en faisant connaître tous les agissements de l'Agence dont Lombard était l'âme. Il avoue n'avoir jamais touché, pour tous les services qu'il rendit à Lombard, que de petites sommes, soit environ 200 francs de février à octobre. Du Bosq rapporte complaisamment les scènes scandaleuses qui se déroulèrent à l'hôpital 27.

A la demande de M^r Crémieux, il s'explique sur ses relations avec Lombard, qu'il connut dans la circonscription d'Ivry, en 1908.

Lombard, dit-il, était bien avec tout le monde : il avait de très hautes relations. Il était au mieux avec Viviani, et le général Sauret était de ses familiers. Un tel personnage ne pouvait être suspect, et il accepta, on le conçoit, à devenir son secrétaire lorsqu'il eut contracté un engagement à la section des infirmiers. Comme Pierron, le soldat René Du Bosq sollicite la faveur d'être envoyé au front pour faire son devoir et se « purifier ».

Demain sera le tour au docteur Lombard de mettre ses coéquipiers sur la sellette.

Alfred Bougenier.

Le diamant artificiel est une belle chose : la certitude scientifique aussi

Il y a quelques jours, un journal suisse publiait l'information suivante :

« A la suite de recherches effectuées au laboratoire de chimie organique de Genève sur la dissociation de l'anhydride carbonique sous forme de neige par la pyridine chlorophylle en solution et d'autres liquides organiques azotés, on a trouvé parmi les produits de résidu, outre du charbon libre lourd et léger, des grains blancs encore plus lourds, très durs et cristallins, en tétraèdres et octaèdres, qui brûlent sans laisser de cendres, qui sont insolubles dans l'eau régale et qui paraissent être du diamant, d'après les analyses faites jusqu'à présent. »

Nous avons voulu prendre, sur cette information, l'avis d'une personnalité compétente :

— La fabrication du diamant? nous répondit-on, inutile de m'interroger à ce sujet : c'est une plaisanterie, une invention de « journaliste ». On ne fabrique pas du diamant !...

— Pourtant, insistons-nous, cette dépêche est fort précise ?...

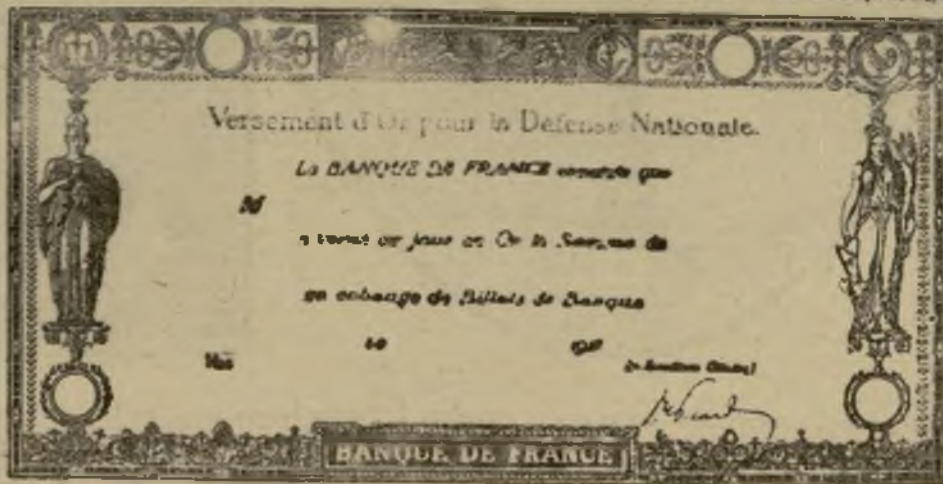
Notre interlocuteur prit en mains le télégramme. Il le lut. Puis :

— Eh bien ! Qu'est-ce que je vous disais ? Evidemment, cette dépêche est précise !... Mais il n'y a rien d'étonnant à cela !... En somme, le diamant existe. Or, ce qui existe a été créé au creuset de la nature. La science connaît cette genèse. Elle sait à la suite de quels phénomènes physiques le diamant se constitue. Pourquoi, dans ces conditions, ne ferait-on pas, scientifiquement, du diamant, dans un creuset de laboratoire ?

Nous n'avons pas répondu. Mais nous inclinons à penser que la fabrication du diamant est une question complexe, et que la « certitude scientifique » est une belle chose !

VERSEMENTS D'OR POUR LA DEFENSE NATIONALE

En présence de la reprise d'activité des versements d'or pour la Défense Nationale, la Banque de France a décidé de délivrer un nouveau certificat que nous reproduisons ci-dessous. Ce certificat, qui sera donné sur la demande des intéressés, constituera un titre de civisme, car le devoir de chacun est de faire la Victoire en échangeant son or contre des billets de Banque, et en souscrivant aux Bons de la Défense Nationale.



Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

LA RÉVOLTE AU MEXIQUE



Le général mexicain Villa a été attaqué à l'improviste par les troupes américaines au moment où il célébrait sa récente victoire sur les troupes de Carranza, son rival. Les troupes américaines ont atteint les insurgés à 300 kilomètres au sud de la frontière des États-Unis, dans les premières collines de la Sierra Madres.

Les opérations militaires du 24 au 31 mars

Devant Verdun, le bombardement a continué du 23 au 27 mars sans actions d'infanterie. Les opérations actives ont repris à cette date avec ce caractère nouveau qu'elles ont été offensives de part et d'autre. L'offensive française étant dirigée contre le saillant de la ligne allemande au bois d'Avocourt, l'offensive allemande contre le saillant de la ligne française à Malancourt.

Les deux saillants ont été entamés à peu près dans la même proportion, mais la valeur du terrain gagné est différente. En effet, le village de Malancourt est en bas d'une pente qui s'élève jusqu'à la cote 304, au lieu que le bois d'Avocourt menait les Allemands, s'ils avaient pu en déboucher, au village d'Esnes, d'où ils prenaient à revers nos positions de la cote 304 et du Mort-Homme.

Il ressort de l'examen des prisonniers et de leurs déclarations que la 11^e division bavaroise, qui avait été amenée le 18 mars pour l'attaque du 20 contre les bois de Malancourt et d'Avocourt, a dû être relevée aussitôt après par suite des pertes subies et remplacée par des troupes fraîches.

L'armée anglaise vient d'étendre son front dans la région d'Arras de manière à relever plusieurs divisions françaises qui sont devenues disponibles. Cette opération, exécutée dans une période de vifs combats, a pleinement réussi et doit être considérée comme un brillant succès de manœuvre.

Le longeur du front défendu par l'armée anglaise est aujourd'hui d'environ 130 kilomètres.

Sur le front russe d'Europe, nos alliés ont pris l'offensive à la fois entre la région des lacs et Riga, et au sud, sur le Dniester. Dans cette dernière région, ils ont enlevé l'importante tête de pont d'Usciezke, menaçant ainsi les communications de l'armée autrichienne qui couvre Czernovitch. Au nord, leur action s'exerce le long des principales voies de communications que les Allemands comptaient employer pour leur prochaine offensive contre Riga et Dvinsk; ils ont progressé notamment dans le coude de la Dvina entre Jacobstadt et Friedrichstadt, de part et d'autre de la route de Mitau à Jacobstadt ainsi qu'au sud de Vilna, le long de l'embranchement qui se détache à Svetsiansky de la voie de Vilna à Dvinsk et coupe le front de combat aux environs de Postavy. Si ces avantages sont poursuivis ou seulement maintenus jusqu'à la période du dégel, qui est prochaine et interrompra les communications, il sera bien difficile aux Allemands d'accomplir leurs projets sur ce front.

L'armée du Caucase continue la poursuite de l'armée turque dans les trois directions de Bitlis, d'Erzindjian et de Trébizonde. La colonne qui marche vers cette dernière ville est arrivée devant les tranchées de Baibout, sur la position d'arrêt que les Turcs avaient organisée sur cette route.

Sur tout le front italien, notamment au sud de Trente, dans les Alpes de Cadore et autour de Gorizia, se livrent des engagements très vifs qui tournent à l'avantage de nos alliés.

Enfin, devant notre camp retranché de Salonique, les détachements allemands et bulgares qui avaient occupé des villages grecs ont été ramenés à la frontière après des escarmouches qui leur ont valu des pertes relativement importantes. Les Allemands ont vengé cet échec en envoyant des avions sur Salonique; vingt civils grecs ont été tués et vingt-cinq blessés.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne n'ait fait son possible pour infliger à l'Entente de sensibles revers au moment où allait se réunir la Conférence de Paris. Le résultat est que sur tous les points la situation se dessine nettement en faveur de nos armes.

CONDAMNATION DE DEUX RELIGIEUSES

Leur crime était d'avoir manifesté
des sentiments français

Le correspondant alsacien de la *Gazette de Louvain* annonce que le conseil de guerre de Mulhouse, dans son audience de mercredi, a condamné deux religieuses à six mois de prison chacune. Les deux religieuses étaient inculpées de « manifestation de sentiments français dans une école subventionnée par l'Etat ».

Le tribunal a considéré comme circonstance atténuante « le mauvais esprit régnant dans l'établissement » en question, tout en exprimant le regret que les autorités civiles n'aient pas sévi contre cet état d'esprit.

Quarante marins victimes de la tempête

LONDRES. — Officiel. — Mardi soir, le cotre qui ramenait de terre au contre-torpilleur *Conquest* quarante de ses marins a été surpris par un ouragan de neige. Il a été retrouvé le lendemain matin sur le rivage à plusieurs milles de distance; tous les marins étaient noyés.

• DERNIÈRE HEURE •

Le torpillage du *Portugal* a fait 115 victimes

PÉTROGRAD. — Le chambellan Golouboff, délégué général de la Croix-Rouge auprès de l'armée du Caucase, a adressé à l'administration générale le télégramme suivant :

« Le 30 mars, à 8 h. 30, près de Pathie, notre navire-hôpital *Portugal*, qui était au mouillage, fut touché par un sous-marin ennemi, qui lui lança deux torpilles à une distance de 25 saènes.

« La seconde torpille atteignit les machines et le navire coula en moins d'une minute.

« Quatre canots de sauvetage d'un chalutier et un torpilleur, qui suivaient le *Portugal*, sauvèrent onze sœurs de charité sur les vingt-six appartenant au navire. Trois commandants, dont le commandant français Duvent, furent aussi sauvés, ainsi que deux médecins, un prêtre, cent vingt-cinq matelots infirmiers russes et treize hommes d'équipage français.

Le comte Tatistcheff, délégué de la Croix-Rouge, un médecin, la doyenne des sœurs de charité, la baronne Meyendorff, ainsi que quatorze sœurs de charité, manquent à l'appel.

On signale également la disparition de cinquante matelots infirmiers russes et de vingt-neuf hommes d'équipage français.

D'après les dires du commandant du *Portugal*, le navire portait à son bord 273 personnes, dont 158 ont été sauvées.

Dès la réception de la nouvelle de ce méfait, le chambellan Golouboff, délégué général de la Croix-Rouge, se rendit sur le lieu du naufrage du *Portugal* et fit transporter les victimes dans un hôpital de la Croix-Rouge.

Le comte Grokholsky, délégué de la Croix-Rouge, explore le littoral, espérant découvrir encore quelques survivants. Il n'y a pas de grands blessés parmi les personnes sauvées.

Le *Portugal* arborait tous les signes distinctifs de la Croix-Rouge et portait son pavillon réglementaire.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur de Jacobstadt, l'ennemi a attaqué dans la soirée la gare de Neuselbourg; il a été repoussé.

Sous Dvinsk, près d'Ilnkst, échange de feux d'artillerie et de lance-bombes.

Dans la région à l'ouest du lac de Narotche, l'ennemi a attaqué la forêt qui se trouve au sud du village de Mokritza; il a été repoussé par notre feu.

Au sud de la bourgade, de Krevno, près du village de Novosselki, la lutte se poursuit pour la possession de l'entonnoir formé à la suite de l'explosion d'un fourneau de mine.

Des aviateurs ennemis ont lancé des bombes dans la région des gares de Pogorieltzy, de Politz, d'Antonorka, de Loumniets et de la bourgade de Sinizuka.

Au sud du marais de Rakitno, dans la région à l'ouest de Tchortoris, nos volontaires ont anéanti une troupe ennemie.

Dans la région de la Strypa supérieure et de la Strypa moyenne, nous avons repoussé par notre feu des forces importantes ennemies qui tentaient d'aborder nos tranchées.

La crue printanière des eaux réduit de plus en plus la région d'action des troupes de part et d'autre.

L'ennemi reconnaît dans son communiqué que, pendant la période préparatoire de nos opérations, notre artillerie « dépensait des projectiles en quantités encore inconnues sur le front est ».

Les jeunes contingents de nos régiments aspirent impatiemment à combattre, malgré les incroyables difficultés du terrain qui se transforme en marais.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Bagdad, dans la région de la forteresse de Karamalchak, après un combat de quatre heures, nous avons défait une troupe ennemie qui, ayant subi de grosses pertes, a pris la fuite vers le sud.

Le prince de Serbie à Londres

Le déjeuner à Buckingham

LONDRES. — Le roi a offert un déjeuner au palais de Buckingham, en l'honneur du prince héritier de Serbie.

On remarquait parmi les assistants les membres de la famille royale, lord French, M. Balfour, sir Edward Grey et lord Crewe.

Mackensen serait chargé de sauver Trébizonde

LONDRES. — Suivant les *Daily News* Mackensen prendrait le commandement suprême de l'armée turque et tenterait de secourir la garnison de Trébizonde. Celle-ci dépasse 90.000 hommes; elle manque de vivres et de munitions qui ne sauraient lui être apportés par mer, en raison de la situation du port, non protégé et obstrué par les sables.

Les navires ne peuvent approcher de la rive et sont facilement coulés par les navires de guerre russes.

A moins qu'une poussée désespérée ne la sauve, la garnison devra inévitablement capituler.

Tout n'est pas parfait dans l'empire du bon ordre

AMSTERDAM. — On apprend ici, de source sûre, que le 18 mars, à Mulheim-sur-Ruhr, une mutinerie éclata dans un régiment; les soldats se sont couchés sur les rails, pour empêcher le départ d'un train militaire.

AMSTERDAM. — Un incendie s'est déclaré à la poudrerie de Troisdorf, près de Cologne. Il y a eu peu de dégâts matériels, mais de nombreuses personnes ont été tuées.

Hantés par l'idée fixe de démobiliser les Bulgares s'impatientent

ATHÈNES. — Le *Kairi* reçoit de Sofia d'intéressants renseignements sur « la grande désillusion des Bulgares » au sujet de Verdun. « Le peuple surtout, dit-il, comptait que la victoire des Allemands serait suivie d'une rapide démobilisation qui lui permettrait de s'adonner aux travaux des champs, restés en souffrance.

« Or, la misère grandit; on voit à Sofia mendier des personnes qui avaient auparavant une certaine aisance. De la des troubles comme à Palanca où l'armée a refusé d'intervenir contre la foule, comme à Yamboli, où une collision s'est produite entre la troupe et la foule, faisant de nombreuses victimes; parmi les morts on compte un conseiller municipal, M. Svouroff et un avocat, M. Papatoff. »

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Doone, le 29 mars, rencontre de petits détachements sur les pentes du mont Melino. L'ennemi a été repoussé et mis en fuite, abandonnant des armes et des munitions.

Dans la vallée de Sugana, notre artillerie a dispersé des colonnes de ravitaillement en marche de Calceanica à Caldorazzo.

On signale des actions efficaces de notre artillerie dans le haut Cordevole contre les baraques à la tête du ruisseau de Selvaza, dans le Haut-Boite et contre des troupes ennemies dans le voisinage de Sompauer, au nord-ouest de Podeslagno. Sur le front de Tisonzo, hier, des tirs intermittents d'artillerie ont été entravés par une pluie très forte.

Des renseignements ultérieurs sur le succès de nos armes à l'est de Sebe mettent en lumière l'excellente attitude de la brigade Acqui.

Le 27 mars celle-ci, par un vigoureux élan offensif a pris d'assaut une étendue d'environ 150 mètres d'un retranchement ennemi solidement fortifié.

Après avoir repoussé les violentes contre-attaques ennemies, nos troupes, pleines d'entrain et résolues à s'emparer à tout prix du retranchement entier y sont parvenues dans l'après-midi du 29 mars, après trois jours d'une lutte âpre et ininterrompue; ils ont fait de nombreux prisonniers et se sont emparés d'un butin d'armes.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — La grève des dockers de Liverpool est terminée.

LONDRES. — On mande de Patras au Lloyd, à la date du 31 mars, que la goélette anglaise *John-Pritchard*, qui naviguait sur les côtes, a été coulée par un sous-marin. L'équipage est sauvé.

On mande également que le vapeur norvégien *Norne* a été coulé. L'équipage est sauvé.

LE CAP. — Le paquebot *Rangatha*, venant d'Angleterre et se rendant en Nouvelle-Zélande, s'est échoué, le 31 mars, à l'île Robben, par suite d'un épais brouillard. Des tentatives sont faites pour le renflouer.

LES ORGANISATIONS SANITAIRES DU CAMP DE CHALONS



M. GODART ET LES OFFICIERS À L'HÔPITAL D'EVACUATION DE CHALONS



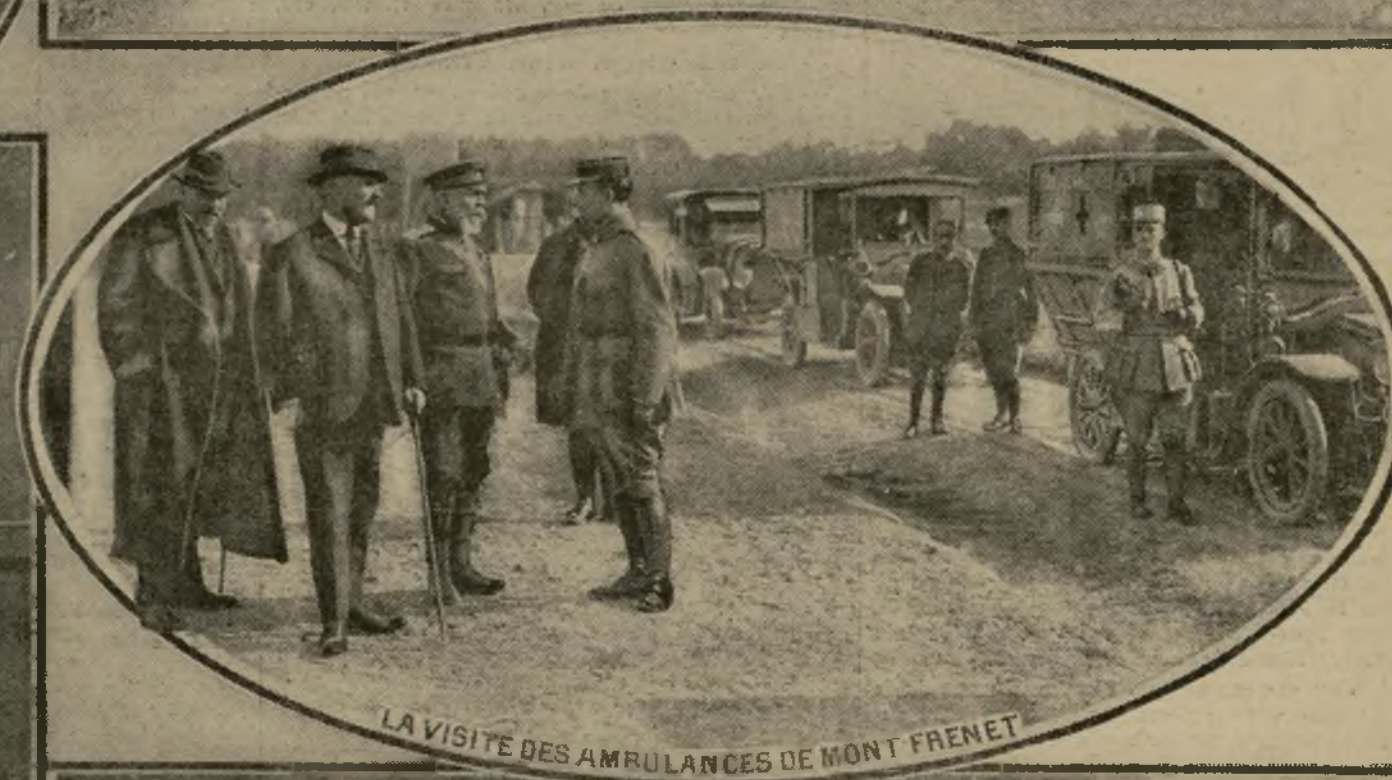
M. GODART INTERROGE UN BLESSÉ



LA VISITE DES BAINS-DOUCHES



LES AMBULANCES DE MONT FRET



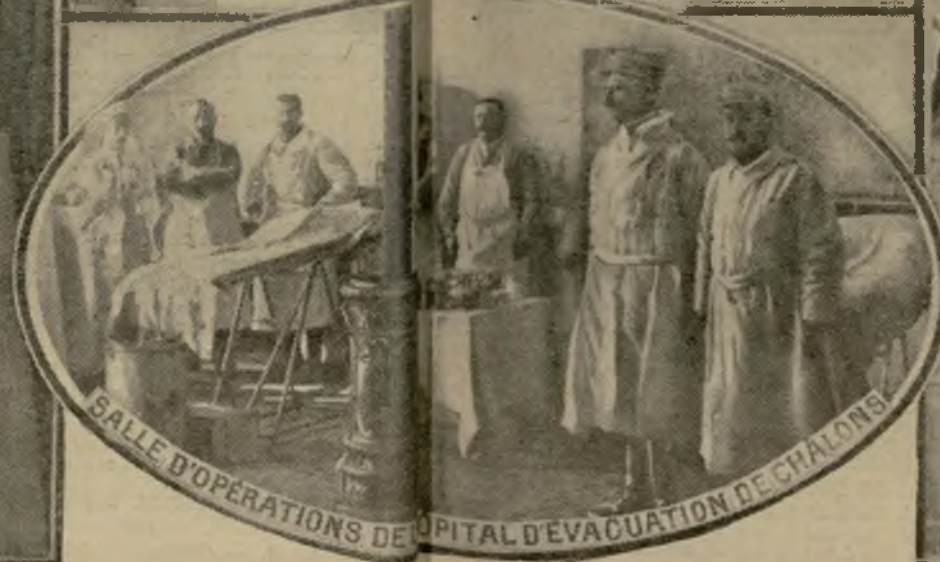
LA VISITE DES AMBULANCES DE MONT FRET



UN MAJOR ITALIEN ET UN MAJOR SERBE À L'AMBULANCE DU COLLÈGE DE CHALONS



VISITE D'UN TRAIN SANITAIRE EN GARE DE CHALONS



SALLE D'OPÉRATIONS DE L'HÔPITAL D'EVACUATION DE CHALONS



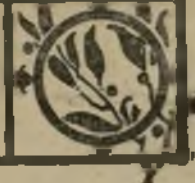
SALLE D'OPÉRATIONS DE L'HÔPITAL D'EVACUATION DE MONT FRET

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, vient de faire une visite aux organisations sanitaires du camp de Chalons, en compagnie d'une commission de délégués interalliés. Les enquêteurs ont parcouru diverses ambulances et

hôpitaux d'évacuation et visité des trains sanitaires. Ils ont interrogé les blessés de Champagne et ont pu constater que la douleur physique n'avait pas altéré en eux la bonne humeur et la parfaite confiance du soldat français.



L'Humour et la Guerre



CORNSTALK

ou
l'aviateur-né

C'est vainement, hélas ! qu'un fol aviateur
Veut de l'art d'un Gilbert atteindre la hauteur,
Si son astre, en naissant, ne l'a fait gypète !

— Ça, c'est du Boileau rectifié par notre ami Cornstalk. Vous savez bien, notre ami le pilote anglais Cornstalk, qui, au retour d'une expédition de bombardement, s'apercevant que son aéroplane pen-



chait lourdement sur l'aile gauche et n'obéissait plus aux commandes, pria son observateur d'empoigner les leviers de direction, puis sortit de son siège, se pendit, d'une seule main, au côté droit du fuselage, débrouilla, de sa main libre, tous les fils embrouillés (ce, pendant que sa machine se cabrait comme un cheval effrayé), et, finalement, d'un rétablissement vigoureux, remonta à bord et reprit avec calme son poste !

— *Aoh! Cornstalk, what a card!* (Oh! ce Cornstalk, quel type!)

C'est le cri qu'on entend, à présent, dans tout le Royaume-Uni.

Je brûlais de faire la connaissance de ce *card-là*. J'eus la chance de le rencontrer, le soir même du jour où se révéla à moi le fusilier Mac Odo, dit le tommy Sans-Cœur; et ce fut encore le capitain John Harry Bennett qui me le présenta.

— Il n'est pas causeur, vous savez, m'avait dit le capitain; mais vous le ferez parler, si vous lui demandez comment il est devenu aviateur.

Alors, comme, en effet, Cornstalk, qui m'avait serré la main, ne desserrait point les dents, je lui posai la question-sésame :

— Comment donc êtes-vous devenu aviateur ?

— On ne devient pas aviateur ! rugit aussitôt Cornstalk. On le naît, si j'ose dire !

Et il appuya cette énergique déclaration des trois alexandrins que j'ai placés au seuil de cette interview véridique.

— Vous êtes donc né aviateur, monsieur Cornstalk ?

— Monsieur, je le suis, par héritage, depuis le commencement du monde, à peu près !

Piqué de voir que cet à peu près me faisait sourire, il reprit :

— Je vais vous le prouver, et aussi pourquoi les Boches ne peuvent pas me digérer !

Ayant rechargé sa pipe, il conta :

— C'est une très vieille histoire, puisqu'elle date du premier Cornstalk, c'est-à-dire des origines du



globe. A ce moment-là, il n'y avait pas encore beaucoup de gentlemen en Angleterre. Étaient-ils dix ?

vingt ? cent ? mille ? Peut-être ! Ça, je ne sais pas. Je sais seulement qu'ils n'étaient pas beaucoup. Ce qui est sûr, c'est que le Fondateur était de ceux-là.

— Le Fondateur, monsieur Cornstalk ?

— *Ves, sir.* De père en fils, c'est ainsi que nous nommons le premier Cornstalk. Transmise oralement d'abord, puis fixée par l'écriture, et, enfin, par la lettre moulée, son aventure s'est conservée jusqu'ici et se conservera, je pense, éternellement. Cette aventure, la voici : en ce temps-là, notre planète était toute couverte d'une forêt unique et immense. La vue était partout barrée par des arbres hauts et serrés. C'est ça qui embêtait le Fondateur, lui qui aimait tant contempler l'horizon ! Par chance, il était un grimpeur remarquable, et il passait donc tous ses jours sur la plus haute branche qu'il pût trouver. Et, de la sorte, tout en mordant à sa côtelette d'auroch, il s'emplissait les yeux d'infini. *Well!* vous suivez ?

— Tu penses, Cornstalk ! Tu penses !

— Or, une belle fois qu'il rêvait ainsi sur la cime la plus cimmère, vint à passer un archéoptéryx qui fondit sur lui du sein des nues et, tout cru, l'avala !

— Un archéoptéryx, dis-tu, Cornstalk ?

— *Ves*, une manière de lézard volant, qui ne mesurait pas moins de dix yards de la tête à la queue. Le Fondateur put se dresser tout debout dans l'estomac de cet oiseau fabuleux. C'est vous dire !

— En effet !

— Mais, bientôt, les contractions forcées de cet organe obligèrent mon ancêtre à se coucher. Dans cette posture, d'ailleurs, paisiblement, il s'endormit. Combien de temps dormit-il de cette façon ? Un jour ? Deux jours ? Ça, je ne peux pas dire... Un violent courant d'air le réveilla, provoqué par l'ouverture simultanée de l'énorme bec du saurien ailé et de son hublot d'arrière. En dardant son regard dans le tunnel du cou tendu, le premier des Corn-



stalk aperçut la lune. Brusquement, le courant d'air cessa, le bec s'étant refermé. Alors, le Fondateur fit volte-face et rampa jusqu'au hublot d'arrière, lequel s'ouvrait à la poupe de l'archéoptéryx. A cent mètres à peine au-dessus du vivant navire aérien, la chevelure feuillue de la Terre apparaissait toute. *Well!* vous suivez toujours ?

— Étroitement !

— Un calme parfait régnait dans l'atmosphère. Mais, soudain, toute la coque de l'oiseau parut craquer; et le hublot se dilata tout à coup si effroyablement que le Fondateur, projeté au dehors, chut, tel un bolide, à travers l'espace, et retomba, sain et sauf, sur le dos élastique de la forêt patrilale; car, malgré tous ses efforts, l'archéoptéryx n'avait pu se l'assimiler.

Et Cornstalk conclut :

— Les Boches ont raison de dire qu'ils ne peuvent pas me digérer. Je suis indigestible, sûrement ! Et vous voyez que ce n'est pas d'hier !

Georges Docquois.

Dessins de HAUTOT.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

Journaux du Front

CHRONIQUE MILITAIRE

Du *Pare-Eclats*, nouveau journal du front (21^e compagnie de mitrailleurs, 254^e d'infanterie) :

Lors d'un récent engagement, nous avons trouvé sur un prisonnier boche un numéro du *Berliner Tageblatt*, d'où nous extrayons quelques articles susceptibles d'intéresser nos lecteurs :

BERLINER TAS D'BLAGUES !...

DIRECTION : WOLFF ET C^{ie}

Kommuniké de quinze heures :

Sur le front français, nos valeureuses troupes, fortes à peine de seize divisions, ont réussi à s'emparer d'un superbe entonnoir en bon état évalué à mk 45.

Sur le front russe, Goll étant toujours mit uns. Son Exc. le maréchal ferrant Maque en Scène a mis les armées ennemies en fuite, les forçant à abandonner entre nos mains un colossal stock de chaussettes dont la valeur n'a encore pu être évaluée.

En Serbie, rien à signaler, si ce n'est que les habitants sont toujours aussi aserbes.

Grave affaire de fraude

Depuis plusieurs semaines, nos ménagères berlinoises se plaignaient de la difficulté qu'elles éprouvaient à gratter proprement les saisisis vendus par la maison Buchmann und Tochter.

Une enquête ouverte dès les premières réclamations vient d'aboutir à l'arrestation des directeurs de la maison ci-dessus.

Il a en effet été prouvé que lesdits saisisis n'étaient autres que de vulgaires queues de rais envoyées des tranchées par un complice danois l'arrestation est imminente.

LE BEC DE GAZ DE VERDUN

De l'*Echo des Guillemes* (144^e de ligne) :

Humble requête. — La censure, piétinant les règles qu'elle s'était imposées, a daigné donner le nom d'un jeune héros, le sergent Guynemer, qui venait d'abattre son cinquantième avion.

Nous supplions Dame Anastase de faire, une fois encore, violence à ses principes et de dire quel est l'architecte à qui l'on doit le monumental bec de gaz, érigé au nord de Verdun, et sur lequel sont tombés le kaiser et le klownprinz.

Constatons à ce propos que tout progrès comporte quelque inconvénient : on peut se demander ce qu'il fut advenu si, dans la région menueuse, l'éclairage électrique avait été substitué à l'éclairage au gaz.

RAPPORT DES CUISINES

De l'*Echo des Marmites* :

LE LAPIN BALADEUR

Le bataillon nentier était cantonné dans un petit village où il y avait encore quelques maisons debout, et même quelques civils. Tout le monde était à la recherche d'un supplément pour ajouter à l'ordinaire et allait de porte en porte pour essayer de trouver des œufs, du beurre, du lait, du pinard, voire un poulet ou un lapin.

Un officier rencontre justement un pauvre porteur d'un superbe lapin. Il est bon d'avoir une parenthèse pour dire que ce pauvre faisait partie de la bande dite « des aviateurs », ainsi dénommée pour sa facilité de se procurer rapidement les objets les plus divers à très bon marché. L'officier en question interpelle notre aviateur en ces termes :

— Tiens, Laripète, tu as un beau lapin. Veux-tu me le vendre cent sous ?

— Je ne demande pas mieux.

— Entendu, voilà cent sous, va porter le lapin à notre cuisinier.

Laripète empoche les cent sous, salue, et va porter le lapin au cuisinier. Le cuisinier se promet de faire un bon civet le lendemain matin et va se coucher. Mais, le lendemain matin, impossible de retrouver l'animal. L'aviateur, profitant de la nuit, avait fait subir un changement de domicile au lapin qui fut revendu à une po-pote de sous-officiers cette fois, mais au prix de 6 francs : tout augmenté l'aviateur avait donc empoché 12 francs pour un lapin acheté à la foire d'empoigne.

Ce n'est que longtemps après que cette histoire de lapin baladeur fut connue dans tous ses détails.

DEFINITIONS

Du *Ver Luisant* :

LA CUISINE ROULANTE

Elle est la fille d'une très vieille locomotive et d'un fourneau. On peut la classer dans l'ordre des ruminants, car son estomac a plusieurs poches. Dans l'une, il y a la soupe ; dans l'autre, le café ; dans la troisième, un rôti. Bien que sa température soit toujours très élevée, elle ne se fait jamais porter malade. Elle est plus que drôle. Elle est roulante !

LE BOUFF

Avant la guerre, il travaillait chez un grand bottier de la place Vendôme. Ce matin, en regardant les for-ridables brodequins que Lardier lui apportait à ressem-mer, il murmura : « Et dire que je chausseais les plus jolies actrices de Paris ! »

Bouff, tu ne connais pas la gloire ! Tu chausseas maintenant les acteurs du théâtre de la guerre, qui jouent la pièce à Guillaume...

L'Humour et la Guerre



NOUVELLES EMEUTES EN ALLEMAGNE

- Ce fut terrible... des tués... des blessés !...
- Des nouvelles, madame Kratzerman... front oriental ou occidental.
- Dans ma rue, monsieur Otto... la police a encore chargé ce matin...
(Sauvayre.)



CHEZ L'EPICIER

- Oui, madame, le pétrole a augmenté ; c'est à cause de la guerre...
- Les tranchées sont donc éclairées ?
(George Edward.)



LA COOPERATION DES ALLIES

- Ce n'est pas comme cela qu'on aura la bête...



L'ALLIANCE ANGLAISE

- Une alliance en or, c'est bien vieux jeu, mon ami ! Allez donc m'en fabriquer une en aluminium... dans les tranchées !
(Emm. Huard.)



ET QU'IL LEUR DEMANDE

- La Bourse... et la vie.
(London Opinion.)



C'est comme ceci.

(J. Depaquit.)



APRES DEUX ANS DE GUERRE

- L'avenir de la cavalerie.
(George Edward.)



- Je m'en f... tu auras huit jours...
- Chûûû, mon adjudant, taisez-vous, méf...
(Dukercy.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le matelot d'Helgoland

... Il faudrait l'avoir connue avant son annexion à l'empire allemand, la libre île d'Helgoland, libre sous le régime paternel d'un gouverneur anglais, qui y résidait peu, petite république sans force armée, qui édictait elle-même ses lois, bénignes, et dont l'habitant, honnête et loyal, ne pâtissait guère. L'étranger — l'Allemand dans l'espèce — en subissait parfois la rigueur. Il n'y avait pas de prison à Helgoland : mais qu'un délit fût commis, le coupable était envoyé, comme mousse, pour une durée déterminée de jours, sur une barque de pêcheurs. Et cela était dur à l'escroc, dont les mains étaient blanches, les muscles mous, la mise soignée.

He abrupte, triangulaire, effilée en pointe de rochers, minuscule, bordée de falaises inaccessibles qui portent un plateau incliné, nu, dévasté par le vent du large, Helgoland apparaît rouge sang dans l'émeraude de la mer du Nord ; séparée d'elle après un cataclysme par un canal profond, une petite plage d'argent oppose à la grande houle son sable fin. Et ainsi se justifient les couleurs d'Helgoland par la devise : *Rouge le roc, verte la mer, blanche la plage*. Et le nom d'Helgoland signifie : *île sacrée*.

Comment une population d'un millier d'êtres s'est-elle agglomérée dans cet endroit inhospitalier, loin du continent, infertile. Devant le fronton Sud de la haute falaise, une grève s'étend de quelque cent mètres carrés. Là, il y a des ruelles étroites, d'étranges petites maisons de pêcheurs — il y avait plutôt, car tout cela a changé — puis, laillée dans la falaise, monte une large route, appelée le Falm, où s'accrochent des hôtels. Sur le plateau, la maison du gouverneur, un phare et des champs — et le vent, et la vue, comme d'une hune de grand mât, sur la mer septentrionale, dont la tristesse est illimitée et magnifique.

Est-ce moi qui ai jadis vécu là-bas, ou est-ce un autre ? Je me souviens des heures nostalgiques passées à cette extrême pointe d'Helgoland, à contempler une mer sauvage, striée dans sa sombre émeraude d'une écume blanche où, plus blanches qu'elle s'inclinaient les mouettes avec des cris stridents. Je me souviens aussi de mon ami, le matelot Eric.

Eric s'exprimait dans un dialecte mi-anglais, mi-danois, qu'avec un peu d'habitude de l'anglais on arrivait à comprendre. Il avait dix-neuf ans, et c'était un gars de carrure importante, au visage énergique et franc, le verbe bref, dédaigneux envers le touriste teuton, arrivé de Cuxhaven, encore hâlé de mal de mer ; courtis et d'une affection solide pour ses amis de passage.

Eric et tous les Helgolands détestaient les Allemands, ces Allemands arrogants qui, pendant l'été, prenaient possession de « l'île sacrée » et déjà s'y comportaient en conquérants.

— Mais, lui demandai-je un soir de pluie et de

whisky, si pourtant ils vous la prenaient, votre île, ces Allemands, que feriez-vous ?

— Ils ne nous la prendront jamais ! affirma-t-il, farouche. Ou alors, tous, nous émigrerions...

... Mais Helgoland fut acquise par l'Allemagne. Et tous les Helgolands ne purent émigrer.

Ahuri, indigné, Eric assista à la transformation par la *kultur*, du rude, du superbe rocher. Un effroyable ascenseur se colla aux parois de la falaise, coupant le « Falm » où guettait le pilote. Sur le plateau aride, chéri de la tempête, se dispersèrent des villas munichoises, encloses de jardins sans fleurs. Et l'officier allemand fit la police dans l'endroit. Une prison y fut construite.

Tel un gigantesque cuirassé, l'île rouge fut blindée, munie d'une défense formidable. L'habitant en fut chassé sur la côte, tandis qu'on creusait des repaires pour sous-marins, qu'on se fortifiait pour la flotte, qu'on accumulait des munitions ; et la croix noire des Hohenzollern décora de deuil l'île aux parois rouge sang.

Eric, le pêcheur libre, fut contraint de revêtir la livrée du kaiser, et comme il connaissait exactement l'épaisseur des eaux, les bas-fonds du littoral, qu'il était d'intelligence prompte, bon gré mal gré on l'enrôla dans un équipage de sous-marins. Cela l'intéressa. Cela l'amusa, lui qui en avait tant pêché de poissons, de vivre dans un poisson d'acier, et il admirait le savoir de ces Allemands qui lui permettaient, à lui, le matelot helgolandais Eric, de glisser sous les flots de cette mer tumultueuse, à l'abri des embruns qui si souvent l'avaient arrosé et fait craquelier la peau de son visage.

La guerre éclata et je n'eus plus de nouvelles d'Eric.

... Or, il y a peu de temps, Eric est entré la nuit dans la chambre où je veillais. Je l'ai vu, je l'ai reconnu, malgré sa barbe et ses galons. Et si sa visite ne me surprit pas, comme il eût été naturel, l'expression de terreur, de désespoir sur son visage, me consterna.

— C'est toi, dis-je. Qu'y a-t-il ?

Et je l'entendis parler, d'une voix lointaine et d'une tristesse inexprimable :

— Qu'est-ce qu'ils m'ont fait faire, pourquoi ai-je fait cela, sans comprendre, sans me révolter, quand j'ai compris ? J'étais furieusement excité, comme à la pêche, quand on tombe sur un banc de maquereaux ou de harengs. Seulement, cela, c'était la pêche à l'homme. Et quand, après avoir torpillé le bateau, un grand, très grand vapeur, j'ai vu dans l'eau les gens qui criaient, qui suppliaient, qui se noyaient, j'ai éprouvé dans mon cœur un choc, pire que celui de la torpille.

» Et, voyant le commandant et les camarades qui riaient, j'ai pensé :

« Voilà ce qu'ils ont fait de toi, ces Allemands, un assassin ! »

Il se rapprocha de moi :

— N'est-ce pas, ça ne pouvait pas se terminer comme ça ? Il fallait me venger, les châtier, ces gens-là, qui, de moi, ont fait un assassin, un assas-

sin !... Je me suis vengé, j'ai vengé mes victimes. Comme je savais bien des secrets de la manœuvre, c'est moi qui ai fait couler le sous-marin, avec tout son équipage et son horrible commandant... Et moi-même...

Eric s'effaçait, s'amincissait dans la pénombre de la chambre, et sa voix n'était plus qu'un murmure :

— Maintenant, je retourne à Helgoland, l'île sacrée, rouge, rouge du sang qu'ils ont répandu dans la mer verte, et l'île redeviendra libre, et sa plage blanche lui sera une parure de nouvelle mariée. Vous le direz, n'est-ce pas, vous le direz ?

Il s'effaça, disparut. Helgoland, avec ses brumes, surgit, mirage derrière ma fenêtre, les brumes se dissipèrent, et le drapeau britannique fit flotter au-dessus ses plis radieux où triomphait le léopard.

Et voilà pourquoi j'écris ce conte, qui n'est point un conte.

Robert Schener.

Collaborons tous à l'action commune

Nous devons — tous — participer à l'action commune pour la Guerre ; il faut qu'une noble émulation nous pousse à servir activement, de toutes nos forces, le Pays. Il nous reste à faire beaucoup. Cela nous est possible et puisque nous le pouvons, nous le devons.

Des quantités importantes de capitaux sont théoriquement sous forme de billets de banque : nous en avons la preuve par les chiffres de la circulation des billets ; or, dans les circonstances présentes, thésauriser des billets ou de l'or, c'est ne pas faire tout son devoir, puisque c'est priver l'Etat d'une « arme » qui lui est indispensable pour renforcer sa Trésorerie.

Transformons donc le plus tôt possible, ces billets en Bons de la Défense Nationale à 3 mois, 6 mois, 1 an ou en Obligations de la Défense Nationale.

Ces Obligations sont intéressantes, donnant un revenu très copieux, exempt d'impôts, avec coupons semestriels, aux 16 février et 16 août : elles sont remboursables, au plus tard, en 1925.

Pendant la première quinzaine d'avril, elles seront émises aux prix suivants :

Pour une Obligation remboursable à	Somme nette à verser
100 fr.	95 fr. 14
500 fr.	475 fr. 67
1.000 fr.	951 fr. 34
5.000 fr.	4.756 fr. 67

Nous pouvons d'autant plus facilement, transformer nos capitaux disponibles en Bons et Obligations, que nous pourrions les retrouver quand nous en aurions besoin.

En effet, les Bons peuvent être remis à l'escompte à la Banque de France, s'ils ont moins de 3 mois à courir et s'ils sont à une échéance plus éloignée, il est possible de les déposer comme Obligations, en garantie d'avance.

« En temps de guerre, il faut moins délibérer qu'agir ». Agissons !

SITUATIONS

Brochure envoyée franco, FIGIER rue de Rivoli 52, Paris.

EXCELSIOR DU 2 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE IX

Tante Félicie

Elle ajouta quelques menues empiettes indisposables avec l'argent de tante Félicie, en mettant de côté ce qu'il fallait pour le chemin de fer.

Elle aurait voulu posséder l'aéroplane qui l'avait amenée à Belfort pour aller plus vite. Elle dut rester deux jours dans un compartiment de 3^e classe avant de descendre sur le quai de la gare d'Aix.

Personne ne l'attendait, car au départ on n'avait pas pu lui dire à quel moment exact elle arriverait au terme de son voyage, vu l'encombrement des voies et les nécessités des transports militaires.

Aussi, une fois arrivée à destination, elle se trouvait embarrassée, entre sa valise et deux cartons à chapeaux pleins de choses inutiles, dans la cour de la gare, sans savoir à qui s'adresser, ni vers quel endroit aller.

Il était tard, près de dix heures du soir, et elle

songeait à s'enquérir d'un hôtel, lorsque poliment, sa casquette à la main, un homme d'équipe vint l'aborder.

— Vous n'êtes pas, par hasard, Mademoiselle Lison Bergère, de Paris ? demanda-t-il, avec l'accent chantant de la Provence.

— Si ! dit-elle.

— Eh bien, fit-il, Mme Landrette, votre tante, m'a fait prévenir de vous chercher à l'arrivée de tous les trains... Je la connais, la chère dame... je suis de par chez elle, mes parents sont voisins du Mas des Oiseaux.

— Alors ? demanda Lison rassurée.

— Il faut aller la joindre avec la carriole, il n'y a que cinq petits kilomètres. Le fils de Frédéric vous conduira.

Sans demander plus d'explications, Lison laissa faire.

Elle fut avec l'obligeant employé du chemin de fer dans la remise d'une petite auberge voisine.

On attela un vieux cheval de la Camargue à une voiture à deux roues, et par une route toute blanche de poussière, dans la nuit, le fils de Frédéric la conduisit en lui expliquant qu'il n'avait pas été pris comme soldat, parce qu'il était bossu.

Lison l'avait bien vu tout de suite à la lueur des lanternes.

Il était près de minuit lorsque l'équipage fit halte devant le Mas des Oiseaux.

C'était une petite ferme provençale, à une portée de fusil de quelques maisons, autant que la jeune fille put s'en rendre compte.

Gardanne, chef-lieu de canton, était plus loin sur la route.

Mais ce qui surtout émut Lison, ce fut l'accueil de tante Félicie, qui était couchée et qui se leva pour lui ouvrir la porte.

Tante Félicie la prit dans ses bras pour l'étrein-

dre avec un grand élan de tout son cœur et comme si elle retrouvait une fille.

Et il parut à Lison que désormais elle connaissait une mère...

CHAPITRE X

Pénible rencontre

Lison devait connaître une vie particulièrement heureuse au Mas des Oiseaux, auprès de tante Félicie.

Pendant cinq mois, ce fut pour elle une existence de tranquillité et de bonheur. Après tant d'orages elle avait enfin trouvé le port loin des tempêtes.

La ferme était petite et ne comprenait que quelques champs que cultivaient deux servantes, tous les hommes valides étant à la guerre. Pendant cinquante ans le mari de tante Félicie l'avait fait valoir pour le compte de bourgeois d'Aix-en-Provence auxquels le bien appartenait.

Restée seule, la veuve avait continué la tâche en prenant un maître valet. Mais ce dernier avait été mobilisé, dès les premiers jours de la guerre.

Tante Félicie avait bien près de soixante-dix ans, mais elle était encore alerte. Il n'y avait que ses yeux qui, petit à petit, l'abandonnaient.

Elle trotinait toujours de bon matin dans la cour, au poulaiher, à la grange.

Mais l'après-midi, par exemple, elle ne faisait pas grand-chose. Elle essayait pourtant de tricoter, et Lison lui disait le journal qui arrivait vers midi.

Doux fois par semaine la jeune fille allait à Aix. C'était une jolie promenade, en marchant sur les côtés de la route, sous les platanes.

Lison avait pu trouver, ainsi qu'elle l'avait prévu, quelques dames de la ville qui lui donnaient

En feuilletant les Revues

M. Louis Barthou consacre, dans les *Annales*, sa dernière « Lettre à un jeune Français » à l'Union des Pères et Mères dont les fils sont morts pour la Patrie.

Nous en extrayons ces éloquentes passages :

La mort est une grande niveleuse qui frappe implacablement partout. Elle supprime les distances que la vie avait créées. La douleur ne connaît pas les distinctions sociales, et il n'y a pas de hiérarchie dans la souffrance. Tous les cœurs meurtris se valent. Avant la guerre, M. Maspero, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Mme Labar, veuve d'un simple commis des postes, s'ignoraient. Aujourd'hui, même sans se connaître, ils se comprennent. La leçon de la mort les a unis. Lui, il a perdu un fils d'élite, sur la tête duquel fleurissaient les plus belles espérances, et qui promettait un digne héritier à son grand nom. Elle, le destin l'a frappée dans son unique appui, ce jeune instituteur tout récemment promu, qui était sa fierté, son bonheur et le cher espoir de ses vieux jours. Ils sont, maintenant, l'un et l'autre, le savant illustre et la femme modeste, entrés, par le malheur qui les rapproche, dans la même famille. Ils sentent leur fraternité.

Il y a en nous un ressort moral que les Allemands ne connaissent pas. Ils font la guerre avec des automatismes qui servent. Nous la faisons avec des âmes qui sentent. Ne cherchez pas ailleurs la raison de l'admiration que le monde entier nous témoigne. Eux-mêmes, ils s'étonnent et ils nous font l'orgueil de leur respect, qu'ils expriment, à leur ordinaire, avec une douceur dans laquelle il n'entre aucune délicatesse. Oui, ils s'étonnent de trouver devant eux une France unie, résolue, ardente et confiante, dont leurs espions n'avaient pas réussi à pénétrer le secret. Ils nous avaient surveillés, entourés, guettés et épiés partout. Ils s'étaient installés chez nous tout à leur aise. Nous leur avions ouvert nos portes, nos maisons, nos salons, nos théâtres, nos usines. Nous vivions à côté d'eux et avec eux sans méfiance. Ils croyaient tout savoir, mais ils n'avaient surpris de nous que les dehors et ils s'étaient trompés aux apparences. Le pays, dans son fond, dans son âme profonde, leur échappait. Son réveil les a surpris, et c'est tout juste si, déconcertés dans leurs calculs et leurs rêves dans leurs espérances, ces traitres d'habitude ne nous reprochent pas de les avoir trahis ! La France, dont il ne faut plus douter qu'ils aient entretenu et avivé les divisions, s'est levée contre eux dans l'unité d'un élan formidable. Elle a, pour se sauver, jeté ses fils au gouffre de la bataille. Et ces morts, qui l'ont défendue, ne veulent pas qu'elle meure. Ils l'aideront, après la victoire, de leurs souvenirs toujours vivants, de leurs conseils désintéressés, de la leçon de leur sacrifice. Cette leçon, héroïque et lumineuse, se transmettra de génération en génération, comme un flambeau sacré que le vent des discordes n'éteindra pas.

Le capitaine X... publie, dans le *Correspondant*, quelques exemples admirables de « l'héroïsme des humbles ». En voici un qui, nous dit le capitaine X..., est d'ailleurs romantique, cyranesque et bouffonne :

Les attaques se multiplient, ces jours-ci, sur les flancs du Reichackerkopf. Comme ses camarades, Bonnafoux a reçu l'ordre de ne pas apporter, le soir, la soupe dans les tranchées. Il ne connaît pas cette consigne. Son escouade a fait d'ailleurs chauds. Durant deux jours, il apporte, fidèle, la pittance aux affamés. Or, le troisième, tandis qu'il se prépare à rentrer dans la tranchée de tir, à la sortie du boyau, il aperçoit un Allemand porteur de deux bombes, qui s'approche du

parapet et s'apprête à lancer ses engins. Bonnafoux n'a d'autres armes que ses marmottes. Alors, brusquement, soldat subtil, sinon génial cuisinier, il jette sa soupe chaude à la figure de l'assaillant, puis se précipite sur lui pour l'étrangler.

Il reçoit les félicitations de ses chefs. Pas celles de ses camarades d'escouade. Ils regrettaient le potage versé !...

Nous trouvons dans la *Revue Hebdomadaire* le texte de l'éloquente conférence que M. Maurice Donnay a prononcée à la Société des Conférences et qu'il a intitulée : *Après*.

En voici la saisissante péroraison :

Dans ces temps nouveaux, souhaitons que ce soit le rôle prestigieux de la France nouvelle d'être à la tête de la croisade pour la paix entre les peuples. On sait bien maintenant que ce n'est pas par pusillanimité, par sensiblerie, par faiblesse, qu'elle mènera cette croisade. On ne pourra plus prononcer le mot de décadence. S'étant retrouvée la nation guerrière, elle pourra être la nation apôtre. Pour être la puissance du bien, la France n'aura qu'à prendre le contre-pied de tout ce qu'est l'Allemagne, puissance du mal. L'Allemagne hait le monde entier, elle a fait de la haine une institution nationale ; la France devra aimer ; cependant, elle hait l'Allemagne et la pensée allemande, et tout ce qui est allemand. L'Allemagne rêve l'hégémonie et la domination universelle ; l'Allemagne a un orgueil immense ; la France aura de la modération, mais de l'honneur et de la dignité. La culture allemande se déclare ennemie de la civilisation latine ; la France restera fidèle à cette pensée classique qui, comme l'a définie M. Boulroux, cherche les moyens « de faire prévaloir de plus en plus, dans la vie humaine, l'élément supérieur sur l'élément inférieur, la raison sur l'impulsion aveugle, la justice sur la force, la bonté sur la méchanceté ».

Enfin, l'Allemagne est matérialiste : la France sera spiritualiste. Mais elle n'a jamais cessé d'être. Ce que nous voyons chaque jour, depuis vingt mois, en est la preuve éclatante. C'est pour la justice et la liberté que nos soldats se battent. Ils savent qu'ils sont les soldats du droit. Depuis trois semaines, c'est la sanglante bataille de Verdun. Les larmes nous viennent aux yeux, nous tombons à genoux devant leur héroïsme surhumain, héroïsme qui a ses racines dans les idées et qui fleurit dans l'idéal.

De M. Jean Finot, dans la *Revue*, un bel article très documenté : *Le Portugal ami et allié* :

Si l'Allemagne, dit M. Jean Finot, n'a pas réussi avant la guerre à anéantir le Portugal, la faute ne lui en incombe point. L'avenir de la Lusitanie est dans ses colonies, dont plusieurs, florissantes et puissantes, lui assureront une renaissance de forces et une prospérité entrevues depuis longtemps et jamais réalisées. Lorsqu'on pense à leur valeur intrinsèque, on comprend aisément que l'Allemagne ne se résignera jamais à les abandonner à leur propriétaire légitime. Convincue qu'elle en a absolument besoin, elle n'y renoncera point tant que la force sera de son côté.

Entre le Portugal et l'Allemagne, il y a donc un duel à mort. Si la Germanie sortait victorieuse de cette guerre, l'indépendance du Portugal serait compromise à tout jamais. La République lusitanienne, agissant sous l'influence des motifs moraux, a donc agi à la fois au profit de ses intérêts immédiats.

En se rangeant du côté des « Civilisés contre Allemands », son sort et celui de ses colonies se trouvent par cela même englobés dans le vaste programme de l'existence des peuples de demain.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 25 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Par un coup de main en Argonne, nous faisons quelques prisonniers. Duel d'artillerie en Woëvre. Aucune action d'infanterie.

FRONT RUSSE. — Développement des succès russes dans le secteur de Jacobstadt.

DIMANCHE 26 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Bombardements violents sans action d'infanterie.

FRONT RUSSE. — FRONT OCCIDENTAL : Les attaques de l'ennemi sont repoussées. FRONT DU CAUCASE : Dans la région du Tcherek supérieur, les éléments russes progressent. Leur avance est considérable dans la région sud-est de Bils.

LUNDI 27 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Pas d'action d'infanterie. Lutte de mines, rafales d'artillerie. Bombardement en Woëvre.

FRONT BRITANNIQUE. — Dans le saillant ennemi de Saint-Eloi, nos alliés s'emparent de 600 mètres de tranchées et font 170 prisonniers.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés s'emparent de forts retranchés à Sella-Freikofel et au pas du Cavallo.

MARDI 28 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Nous réussissons un coup de main en Lorraine. Bombardement violent à l'ouest de la Meuse, suivi d'attaques allemandes repoussées.

FRONT RUSSE. — La poussée de nos alliés continue au delà de la Dvina.

MERCREDI 29 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Après une intense préparation d'artillerie, nous nous emparons de la crête du sud-est du bois d'Avocourt sur une profondeur de plus de 300 mètres et d'un ouvrage important fortement aménagé. Au cours d'une attaque à gros effectifs, l'ennemi prend pied dans un ouvrage avancé au nord de Malancourt et s'empare de deux maisons.

FRONT RUSSE. — Succès russes dans la région à l'ouest du lac Narth, près du village de Somino.

JEUDI 30 MARS

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, l'ennemi est repoussé d'un élément de la ligne avancée dont il s'était emparé. A l'ouest de la Meuse, toutes les tentatives allemandes échouent.

VENDREDI 31 MARS

FRONT FRANÇAIS. — A la suite d'attaques coûteuses pour l'ennemi, nous évacuons le village ruiné de Malancourt.

Dans la région du Mort-Homme, l'ennemi est repoussé des éléments de première ligne où il avait pu prendre pied.

FRONT RUSSE. — FRONT OCCIDENTAL : Grande activité de l'artillerie russe. FRONT DU CAUCASE : Les Russes avancent vers Bagdad.

Académie des Sciences morales et politiques

Le début de la séance est consacré à l'une des plus sympathiques victimes de l'attentat du Suisse, M. Baldwin, correspondant de l'Académie pour la section de philosophie. Le président envoie au philosophe américain, qui est encore au chevet de sa fille, le salut cordial de la compagnie pour lui et toute sa famille.

Après la présentation de divers travaux par MM. Jolly et Lacour-Gayet, M. Henri Welschinger donne lecture à ses confrères d'une importante étude historique sur Démétrius et les Athéniens, où il relate tout ce que le grand orateur a fait pour exciter ses concitoyens à marcher contre Philippe, l'ambitieux roi de Macédoine, à déjouer ses ruses, à braver ses menaces et à assurer l'honneur et l'indépendance de la Grèce. Ce travail, fondé sur l'étude attentive des *Philippiques* et du *Discours pour la Couronne*, est fait pour montrer que les peuples ne doivent pas préférer une sécurité sans honneur aux dangers les plus graves et qu'il y a dans leur vie des heures civiques où se posent les décisions suprêmes pour leur présent et surtout pour leur avenir.

Les robes de l'année précédente à arranger pour la nouvelle saison.

C'était la guerre. Toute le monde faisait des économies.

Elle eut même à faire la robe de mariée d'une jolie Provençale qui épousait un officier de chasseurs alpins en convalescence.

Lison ne manqua point de mettre dans l'ourlet, au bas de la traîne, un de ses cheveux.

C'est une superstition de petite coussette parisienne. On dit dans les ateliers de Paris que celle qui place ainsi un cheveu lui appartenant dans une robe de mariée est certaine de trouver un époux dans l'année.

Pourtant, Lison ne l'espérait pas, mais c'est la coutume.

En accomplissant ce geste machinal, elle songeait à ses fiançailles de Francfort avec Karl Mandel, et elle en éprouvait encore comme un frisson de dégoût.

C'était son plus mauvais souvenir. Elle avait failli épouser un Allemand, devenir Allemande.

Et, en somme, elle était toujours la fiancée d'un Boche. Cela lui paraissait comme une tare, une tache indélébile dont rien ne pouvait la laver.

Lorsqu'elle était seule, elle en pleurait de rage et d'écœurement.

Mais elle se gardait bien de montrer ses larmes à tante Félicie.

De son histoire, elle avait soigneusement caché tout ce qui avait trait à l'entrée qu'elle avait dû faire dans la famille Mandel et comment, un instant, elle s'était soumise à la volonté de Karl.

Pour Lison, le baiser du Palmengarten était le remords atroce de sa vie.

Elle lui semblait qu'elle ne pourrait l'effacer jamais.

Au mois de mars, tante Félicie dit un jour à Lison :

— Petite, tu n'as jamais vu Marseille... C'est une bien belle ville, tu sais !

— C'est possible, répondit Lison, mais je ne suis pas curieuse.

— Même pour une Parisienne, insista la tante, il faut avoir vu Marseille, car à Paris il n'y a pas la mer, le port et la Carrière.

— Que voulez-vous que j'aille faire dans votre Marseille ? demanda la jeune fille.

— Mais tu porteras une douzaine d'œufs frais, un petit estagon d'huile et deux poulets à ma cousine Berthe, qui est mariée avec un brigadier de la douane et elle te montrera les grands bateaux qui vont en Chine.

— Si c'est pour vous faire plaisir, dit Lison.

— Et puis, petite, ça te distraira. Tu as vu du pays, là-bas, chez les Boches, mais rien de si beau que Marseille, ma Lison.

— Je n'en doute pas, ma tante, et je parlerai quand vous le voudrez.

— Le temps d'écrire à Berthe et d'avoir sa réponse, pour qu'elle te reçoive... Tu vas, du reste, me servir de secrétaire.

« Prends du papier dans l'armoire et faisons la lettre... »

C'est ainsi que, quelques jours après, Lison, chargée de commissions, s'en fut chercher le train à Aix.

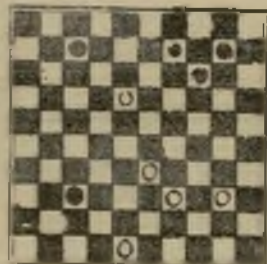
Le voyage n'est pas long d'Aix à Marseille. La jeune fille fut très vite dans la cité phocéenne, et dans la gare de Saint-Charles elle trouva de suite la cousine Berthe au rendez-vous donné près du buffet.

(A suivre.)

Distractions pour les tranchées

N° 151. — DAMES
par M. Gaston Brudin

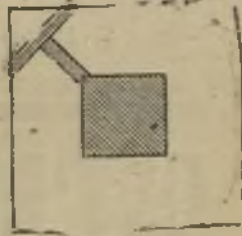
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS
DES PROBLÈMES
N° 148.



N° 145. — Règle. Faire multiplier le nombre de la main droite par un nombre pair au hasard, et le nombre de la main gauche par un nombre impair quelconque ; faites ajouter les résultats et demandez le chiffre des unités de la somme. S'il est impair, le nombre pair est dans la main droite et l'impair dans la main gauche ; s'il est pair, l'impair est à droite et le pair est à gauche. Il est facile de faire l'application de cette règle à notre question 145.

N° 149. — Volga et Néva, qui donnent les noms de Olga et Eva.

N° 150. — Sera donné dimanche.

N° 147. —

1.	21	17	1.	14	40
2.	41	39	2.	40	45
3.	17	11	3.	45	50 fait dame.
4.	22	12	4.	50	33
5.	11	6	5.	33	11
6.	6	17	6.	17	prend la dame et gagne.

N° 152. — SYNONYMES, par E. M., 206

Avec les initiales des synonymes des mots suivants : dîner, union, seul, courageux, aléatoire, ingénu, former le nom d'un célèbre ingénieur militaire français.

BLOC-NOTES

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique, M. Robert Naville, déjà temporaire, a été admis à titre de membre permanent. Il avait pour parrains M. Gustave Ador et M. Raoul Mallet.

M. J. P. de Souza-Dantas, consul général du Brésil, présenté par M. Olynbo de Magalhães et M. Edouard Clunet, a été admis à titre de membre temporaire.

BIENFAISANCE

— Le Comptoir de vente du Comité dentellier Belgo-Franco-Américain a été transféré rue Trochet, n° 25. Les travaux qu'on y vend sont exécutés par les courageuses dentellières restées en Belgique et par les malheureuses réfugiées. Des dames de la haute aristocratie belge et française font fonctions de vendeuses. Citons : S. A. R. la duchesse de Vendôme; princesse Philippe de Caraman-Chimay; baronne Buffin; comtesse de Hémicourt de Grunne; Mme Van Hooberck de la Motte; comtesse de la Laurencie; comtesse de Laubespion; comtesse de Sainte-Aldegonde; comtesse Van Den Straten Ponthoz; baronne F. de Wijkstroth; comtesse F. de Jébay; comtesse Gui d'Oultremont; Mlle Allard; comtesse de Saint-Sauveur.

MARIAGES

— Dernièrement a été célébré dans l'intimité en la chapelle des Bénédictins (rue Monsieur), le mariage de M. Stanislas Rollet Loeckhard, sous-lieutenant au 59^e régiment d'artillerie avec Miss Helen Whitaker.

NAISSANCES

— Mlle H. Perronne, femme du capitaine au 147^e d'infanterie, a mis au monde une fille qui a été nommée Marie-Nicole.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du duc d'Aviano, sénateur, ambassadeur à Vienne au moment de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, décédé à Rome;

— Du capitaine Jacques de Visme, ancien lieutenant de dragons, passé sur sa demande dans l'infanterie, tombé le 2 mars, sous Verdun, frère aîné de l'adjudant d'infanterie Pierre de Visme;

— De M. Jean Seligmann-Lui, brigadier au 2^e d'artillerie, décoré de la Croix de guerre, tué à l'ennemi le 24 mars âgé de dix-huit ans, fils de M. André Seligmann-Lui, ingénieur en chef des mines, actuellement lieutenant-colonel au parc d'artillerie de la place de Lyon, et de Mme Seligmann-Lui, qui ont déjà perdu leur fils Alfred, sous-lieutenant au 1^{er} d'artillerie, mort pour la France en mars 1915, âgé de dix-neuf ans;

— De M. Camille Müller, conservateur des eaux et forêts en retraite à Nancy, décédé à Lyon-Villeurbanne;

— De la marquise de Lasteyrie, décédée âgée de soixante-trois ans, au château de Lagrange (Seine-et-Marne);

— Du général Montaudon, commandant la place d'Angers, décédé à l'hôpital de cette ville, après une courte maladie, à l'âge de soixante-trois ans, officier de la Légion d'honneur;

— Du comte Rodolphe de Brauer, officier de la Légion d'honneur, colonel de cavalerie en retraite;

— Du général de brigade Blanche, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à Paris, à soixante-sept ans.

Une bijouterie cambriolée

De hardis cambrioleurs se sont introduits, la nuit dernière, après effraction, dans la bijouterie Clerc, située 64, rue de la Chaussée-d'Antin.

Le montant du vol n'est pas encore exactement évalué, mais il dépasse la somme de 200.000 francs. De nombreux bijoux ont été volés, notamment des brillants.

L'enquête faite par M. Marie, commissaire de police du quartier, a établi que les malfaiteurs, négligeant l'entrée du magasin, 78, rue de la Victoire, se sont introduits dans la bijouterie par la porte donnant sur la Chaussée-d'Antin, porte masquée par un rideau de fer dont le fonctionnement est défectueux.

Après avoir enduit de glu et de papier la glace d'un panneau du tambour, ils l'ont brisée et ont passé au travers; de cette façon, ils ont évité le fonctionnement d'une sonnerie électrique reliée au panneau et qui aurait donné l'alarme. Les coupables étaient donc bien au courant des autres de la maison.

D'autre part, ils se sont dirigés sans hésitation vers la partie du magasin renfermant les bijoux de valeur, fracturant deux comptoirs et deux vitrines, délaissant les autres. La caisse a été ouverte également, mais elle ne renfermait rien.

Dans la journée, le service d'identité judiciaire s'est rendu sur les lieux. On croit avoir affaire à des professionnels, car les traces relevées indiquent que les malfaiteurs ont opéré, les uns après les autres.

Le service de la Sûreté poursuit l'enquête très activement.

PYGMALION

Lundi 3 Avril

ET JOURS SUIVANTS

Exposition Générale

**COSTUMES, CONFECTIONS
CORSAGES, etc...**

Catalogue illustré franco sur demande.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Programme de la semaine : Demain lundi 3 avril, relâche. Mardi 4, en soirée, à 8 heures (abonnement), *Un caprice*, la Mègère apprivoisée. Mercredi 5, en soirée, à 8 heures, *le Dédale*. Jeudi 6, matinée à 1 h. 1/2 (abonnement, billets roses), *la Fille de Roland*; en soirée, à 8 h. 1/4 (abonnement), *A quoi rêvent les jeunes filles*, le Gendre de M. Poirier. Vendredi 7, en soirée, à 8 heures, *la Mègère apprivoisée*, *l'Humble offrande*. Samedi 8, matinée à 1 h. 1/2, *le Luthier de Crémone*, *Britannicus*, *Poil de Carotte*; en soirée, à 7 h. 3/4, *la Marche nuptiale*. Dimanche 9, matinée à 1 h. 1/2, *les Caprices de Marianne*, *Mademoiselle de La Seiglière*; en soirée, à 8 heures, *les Affaires sont les affaires*.

A l'Opéra-Comique. — Le matinée de gala organisée pour mercredi 12 avril, à l'Opéra-Comique, en faveur des œuvres de guerre de la France africaine, sous le haut patronage de l'Algérienne, s'annonce comme une des plus brillantes de la saison. Le chiffre des souscriptions privées déjà versées à l'œuvre dépasse 10.000 francs. Le programme, spécialement composé pour la circonstance, réunit des attractions de choix :

1^{re} La reprise de *Phryné*, d'Augé de Lassus et de M. Camille Saint-Saëns, interprétée par Mlles Marydorska et Brothier, MM. Allard, Paillard, Mesmaeker, avec une mise en scène nouvelle;

2^{de} La première représentation de *Lumière et Papillons*, ballet en un acte de Louis Urgel, réglé par Mme Mariquita et dansé par Mlles Santa Pavloff (le Papillon bleu), Dery (la Lumière), les artistes et les enfants du corps de ballet;

3^{de} Le premier acte de *Manon* (MM. Fontaine, Jean Pélrier, etc., etc.). Mlle Edmée Favart paraîtra, pour la première fois, dans le rôle de Manon;

4^{de} Le quatrième acte de *Carmen* dans sa nouvelle mise en scène, avec les danses populaires et le défilé de la cavalerie et des pilleurs à cheval (Mlle Marie Chénal, MM. Darnel, Henri Albers).

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui dimanche, à 2 heures 1/2, matinée de Paris aux quinquets, revue; le Successeur, comédie; *Devant le rideau* / prologue, avec toute la brillante distribution du soir, Mlles Alice Bonheur, Mériandol, Derys et Yane Exiane, M. Berthez, etc.

Olympie. — *Dévorées* l'ont l'Olympie a donné vendredi la première représentation, a obtenu un triomphe inouï. Georges March, Dalbret, le trio Oméga.

Aujourd'hui, matinée et soirée : 1, 2 et 3 francs.

Aux Concerts-Rouge. — A 15 heures, matinée : *Symphonie espagnole* (Lalo), Mlle Lapié, violoniste; Mme Laurens, cantatrice; œuvres de Haydn, Debussy, Handel, Lully, etc.

DIMANCHE 2 AVRIL

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *A quoi rêvent les jeunes filles*, les Caprices de Marianne, *Il ne faut jurer de rien*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Carmen*.

Odéon. — A 2 heures, *Fédora*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*.

Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15; Antoine, 2 h. 30; Apollo, 2 heures; Capucines, 2 h. 15; Châtelet, 2 heures; Cluny, 2 h. 15; Déjazet, 2 h. 30; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30; Grand-Guignol, 3 heures; Gymnase, 2 h. 45; Th. Michel, 2 h. 30; Porte-Saint-Martin, 2 h.; Palais-Royal, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Sarah-Bernhardt, 2 h.; Variétés, 2 heures.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *Mademoiselle de La Seiglière*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.

Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Cœur en pâte*.

Capucines (141, 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le Successeur, *Devant le Rideau*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (jeudi et dim., mat.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, *le Fils surnaturel*.

Déjazet. — A 8 heures, *les Femmes de Rosalie*.

Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*.

Le Masque. — Une rage d'amour, *la Lanterne* (mat. mercredi et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *le Petit intérieur*, *l'Avion 253*, *Une petite femme forte*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Polu*; *Horizonte à dix*; *J'en ai fait*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympie (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Marck et ses lions* dans *l'Opéra* 7. Vingt attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, *KH*; *Mon-sieur Pinson*, *polka*; *la Vie des Prisonniers allemands*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-78.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 4 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Passion Isigane*, *les Mystères* (18^e épis.), *les Roses rouges*, *Maz dans les airs*, *Menouillant au désert*, *la Sale au Japon*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *L'Indépendance de la Belgique*; *Maz dans les airs*; *les Roses rouges*; M. Pinson, *polka*; *Menouillant au désert*. (Téléph. Nord 28-44).

COURS ET CONFÉRENCES

La brillante et très spirituelle conférence que fit avant-hier M. Jules Truffier à l'Université des Annales sur « les Enbusqués au théâtre comique », et à laquelle MM. Georges Berr, Lucien Fugère, Pisan et Sarment prêtèrent leur concours, sera publiée dans le Journal de l'Université des Annales (51, rue Saint-Georges).

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Demain lundi 3 avril, à 2 h. 1/2 : Agré. conférence par M. Edouard Herriot.

LES SPORTS

CYCLISME

Le Grand Prix d'Ouverture. — Cette course a réuni le chiffre coquet de 59 engagés. Départ à 2 heures à la grille de l'Orangerie, à Versailles.

Sérès à Paris. — Le champion de demi-fond est à Paris, retour d'Amérique, pour quelques jours. Très satisfait de sa campagne d'hiver, il compte retourner dans une quinzaine de jours en Amérique, où l'appellent de très beaux engagements estivaux.

FOOTBALL ASSOCIATION

Aujourd'hui. — Pour la Coupe Nationale : C.A. Société Générale c. A.S. Française, à Auteuil (terrain du C.A.S.G.) à 3 heures. — Club Français (1) c. Etoile des Deux-Lacs (1), au stade Brancion, à 3 heures. — J.A. Saint-Ouen (1) c. C.A. Vitry, à Asnières, à 2 h. 45. — Olympique (1) c. Cercle Athlétique de Paris (1), à Pantin, rue Delizy, à 3 heures. — Stade Français (1) c. U.A.S. Cléchy (1), à Saint-Cloud, à 2 h. 30. — C.A. de Paris (1) c. C.S. Parisien (1), à Charentonneau, à 3 h. 30. — S.C. Français (1) c. C.S. Garennois (1), à Solangis, à 2 h. 30. — S.A. Parisienne (1) c. U.A. du XX^e (1), à Gennevilliers. — C.A. XIV^e (1) c. U.S. P.-L.-M., à Arcueil, à 2 h. 30.

ESCRIME

Les candidats à Polytechnique. — Ce matin, à 9 h. 30, au lycée Condorcet, concours des candidats. Ce concours, créé en 1903, n'a jamais été interrompu.

AVIATION

Nouveau record d'altitude de Poiré. — Mercredi, Poiré montait à 1.000 mètres avec trois passagers, puis avec quatre passagers, et enfin à 3.000 mètres avec cinq passagers. Avant-hier, Poiré a atteint 2.800 mètres en moins d'une heure; record mondial.

Mort de Le Bourhis. — Le sous-lieutenant Le Bourhis est mort des suites de blessures reçues dans un combat aérien aux environs de Verdun. Ce brave avait gagné ses galons et sa croix depuis la guerre. On se souvient qu'il fut un des premiers aviateurs qui exécuta le looping à Buc, après Pégoud.

BOXE

Jess Willard reçoit un défi. — Jack Dillon a lancé un défi au champion du monde Jess Willard, qui, l'autre samedi, à New-York, a facilement triomphé en dix rounds de Frank Moran.

La Bourse de Paris
DU 1^{er} AVRIL 1916

La dernière séance de la semaine n'a offert que peu d'intérêt. Les cours ne se sont guère modifiés, mais leur tendance reste orientée vers la fermeté.

Dans le groupe de nos fonds d'Etat, le 3 0/0 perpétuel se représente à 83,25, le 3 1/2 0/0 amortissable progresse à 91,40, tandis que le 5 0/0 s'alourdit quelque peu à 88,05. Aux fonds étrangers, les Russes sont sans grand changement, de même l'Extérieure espagnole à 94,30.

Sociétés de crédit calmes; seule la Banque de France s'améliore de 4,850 à 4,875.

Du côté des grands Chemins français, la tendance reste soutenue. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne s'inscrit à 428 contre 427 la veille.

Cupifères peu ou pas modifiées. Rio 4,758, Boléo 765.

En banque, transactions des plus restreintes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,48 1/2; Suisse, 114 1/2; Amsterdam, 255; Pétrograd, 187 1/2; New-York, 547 1/2; Italie, 60; Barcelone, 578 1/2.

"Sieg"

TAILLEUR MILITAIRE ET SPORTIF

19, av. de la Grande-Armée, PARIS. Tél. Passy, 11.30.

Envoie franco sur demande son nouveau catalogue illustré et échantillons de costumes, caoutchoucs et tous accessoires pour militaires.

MAIGRIR OU L'ART DE RAJEUNIR
Par les plantes, la Tiane « Svelta »
en une seule prise, la boîte 7 fr. 25. Méthode d'or au diplôme d'hygiène.
Mme POISSON, HERBORISTE, 13, RUE DES MARTINS, 13, PARIS.

Amateurs de bon café
préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 8 fr. 05.
VOISIN, 8, rue Rempart-d'Albay, LYON

VARICES

Immédiatement et radicalement soulagées par le port rationnel des Bas élastiques de V.A. CLAVERIE, Fabricant.
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la façon de prendre les mesures et tous renseignements désirés.

VINS
DE BORDEAUX, en grand assortiment
à partir de 225 fr. la barr. et 2 fr. la bout. (franco), CAVES SAINT-MICHEL,
103, quai Chartrons, Bordeaux.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Maître Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, rue Notre-Dame, Paris

Le gérant : VICTOR LAUVERRONAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés détersives et antiseptiques en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la TOILETTE (ablutions journalières, lotions du cuir chevelu qu'il tonifie, Soins de la bouche qu'il assainit, lavage des nourrissons, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez

r'Aspirine "Usines du Rhône"

Le TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
Le CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gros : 80, Rue de Valenciennes, PARIS

VIN 188

Le TUBE 1'25 Le TUBE 1'25



LA FEMME ÉLÉGANTE ET SOIGNÉE

n'emploie que le

SAVON TRICAP SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

EN VENTE : au Bon Marché, aux Galeries Lafayette, au Louvre, au Printemps, à la Samaritaine.

Gros : 1, Rue Talbot, Paris. - Tél. Bergère 40-34.

Occasion unique 50.000 MONTRES

A titre de réclame, je mets en vente, à partir d'aujourd'hui et pendant un mois, à un prix incroyable, qui ne couvre même pas la valeur de sa fabrication, UNE MONTRE pour homme, marchant huit jours sans se remonter, levée visible, spirale Bréguet, mouvement ancré, de précision, haute nouveauté, garantie 5 ans sur facture, pour 17 fr. 50 seulement. La même montre, avec cadran lumineux la nuit, 5 fr. en plus. Envoi contre mandat-poste ou contre remboursement. Rien à risquer, échange admis ; au besoin argent sera retourné.

Maison d'exportation Ch. S. KAPELUSZ, 21, rue Vieille-du-Temple, Paris.

N. B. — Pour les militaires, la poste n'accepte pas de remboursements.



TOUTES LES RIDES

disparaissent par l'emploi des merveilleuses Etoiles Américaines, bandeslettes parallèles que l'on applique la nuit pour effacer les rides. Boîtes 3 fr. 50 ; 10 fr. 50 franco. MASQUES en CAOUTCHOUC 15 fr. 50. APPAREILS à NEZ incorrects 15 fr. 50.

Demandez le Catalogue à M. OLIVIER, 14, rue Galvée, PARIS.

PNEUS A CORDES PALMER

CRÉATEURS DE LA CHAÎNE TRIS NERVENUE 14, boulevard Villiers, Levallois-Perret (Seine)



NOUVELLE MONTRE-Bracelet

à fermeture automatique rendant la verre incassable. Boitier uni ou rayé, sujets variés. Très Grand Choix de BRACELETS EXTENSIBLES Argent plaqué Or et Or contrôlé JOLIES FANTASIES et BIJOUX d'ACTUALITÉ MONTRES pour Aveugles, MONTRE à REVEIL, etc.

Bracelet Montre Réclame AVEC CADRAN HEURES LUMINEUSES et verre garanti incassable, mouvement 10 rubis garanti 5 ans. 19.60. Demander le Catalogue au 1^{er} COMPTOIR NATIONAL d'HORLOGERIE 19, Rue de Belfort, à BESANCON (Doubs).

la Blédine JACQUEMAIRE

l'ALIMENT FRANÇAIS des Enfants, des Surmenés, des Vieillards des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HOPITAUX MILITAIRES Pharmacies Herboristeries bonnes Epiceries

2^e Boîte

contenant 400g net de farine délicate. DEMANDER UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône).

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.



Guérit Vices de Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'estomac, de Foie, le Rhumatisme, ou cholestase, l'acidité, l'urique, l'arthrite, la Variole, rend le Travail facile. Évite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne les Consuevances, gripes, catarrhes.

Prenez le DÉPURATIF BLEU avec du Bonbon, vous aurez force et santé. 250. 1000. Pharmacie BRELAND, pharmacien, 31, rue Antoinette, Lyon.

La plus belle collection cartes postales et porte-billets, tous genres. Aux Alliés 3, 8, rue Cadet, Paris.



En gros, 12, Rue du Dome, BILLANCOURT.

Cure de Printemps

Voici le Printemps, et déjà les bourgeois commencent à s'ouvrir. C'est le moment de penser à la Santé, car, de même que la sève dans la plante, le Sang subit une suractivité de circulation, qui peut amener les plus graves désordres.

Une expérience de plus de quinze années nous permet d'affirmer que la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, composée de plantes inoffensives, jouissant de propriétés spéciales, bien définies, est le meilleur régulateur du sang, qui soit connu.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY détruit les germes de la maladie, ramène le sang, qu'elle fait circuler librement, et en fin de compte répare tout l'organisme.

UNE CURE avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'est la GUÉRISON CERTAINE, sans poisons ni opérations, de toutes les Maladies intérieures de la Femme : C'EST UNE ASSURANCE contre les accidents du Retour d'Âge, Migraine, Fibrome, Hémorragies, Pertes blanches, Troubles de la Circulation du Sang, Hémorroïdes, Phlébites, Varices, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Vertiges, etc.



Exiger ce portrait

Prendre la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, c'est s'assurer des Règles régulières, non douloureuses, c'est éviter les Migraines, Névralgies, Constipation, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY coûte 3 fr. 75 le flacon dans toutes les Pharmacies. Les 3 flacons (traitement d'un mois) expédiés franco gare contre mandat-poste de 11 fr. 25 adressé PHARMACIE MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant Renseignements gratuits.

AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUGICAUT

PARIS

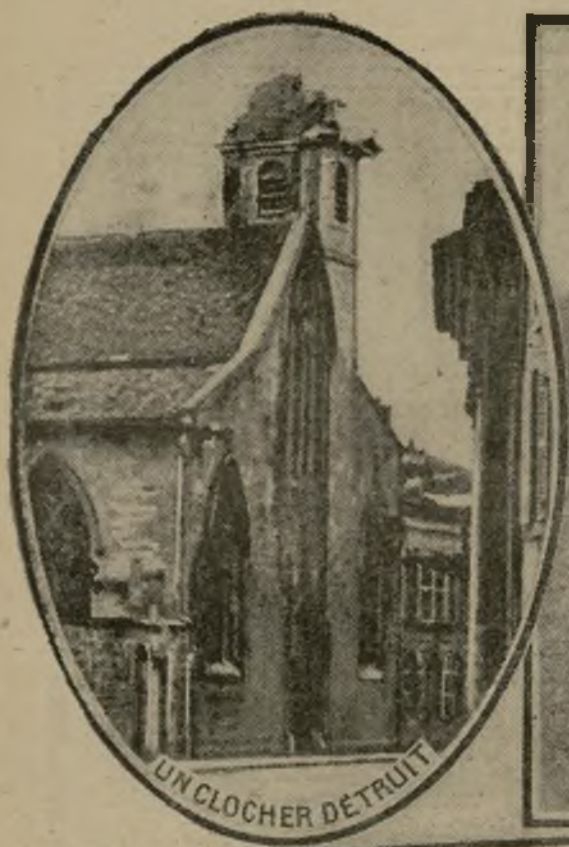
Lundi 3 Avril
et jours suivants

Nouveautés de printemps

ROBES ET MANTEAUX

Vêtements pour Hommes et Enfants

Quelques aspects de l'héroïque citadelle meusienne



UN CLOCHER DÉTRUIT



UNE MAISON BOMBARDÉE



UNE RUE DE VERDUN



UN DES MURS DE LA CITADELLE



VIELLES MAISONS BOMBARDÉES SUR LES BORDS DE LA MEUSE

Une délégation vient de visiter la ville de Verdun et a pu vérifier l'état actuel de la glorieuse cité. Ces quelques documents apportent la preuve que si, sur certains points, le canon ennemi a causé de très sérieux dommages, il existe un bon nombre de rues où les habitations n'ont souffert que pour le minimum.